

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	36	72
Union postale	21	42	84

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Pages 1, 2 et 3

Un témoignage : PAUL BOURGET.
La Vie hors Paris : Une alerte : MARTHE REBOUL.
Par fil spécial : ALBERT GUILLAUME.
Représentation disproportionnée : RÉGIS GRIGNOUX.
Le monde religieux : La diocésaine de la Gironde : JULIEN DE NARON.
Les camps d'instruction : DE BEYRE.

Pages 4, 5 et 6

Le tremblement de terre.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
En Allemagne : Munich : JULES HURET.
Sous-ventures de la Renaissance : FÉLIX GALIPAUX.
Enseignement technique : ANDRÉ NÈDE.
Notre politique douanière coloniale : PAUL HENRI.
L'Opéra à New-York : NOËL MORRIS.
Les Théâtres : Théâtre de l'Opéra-Comique : « Sapho » : GABRIEL FACHÉ.
Théâtre Antoine : « La Dette » : « Les Jumeaux de Brighton » : FRANCIS CHENASSOL.
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINGLAIR.

Un témoignage

Le sixième volume des *Mémoires* de Mme Juliette Adam vient de paraître. Il commence au 24 mai 1873 pour se clore au lendemain du 46 mai 1877. J'ai dit, ici même, à l'occasion du précédent, la haute valeur de ces confidences, passionnées comme la période qu'elles racontent et généreuses comme la grande âme dont elles émanent. Ce livre-ci est plus important encore. Le titre seul explique pourquoi : *Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*. Ceux qui sont entrés dans la vie, comme moi, à l'heure du terrible désastre, ont toujours dans les oreilles le bruit des sabres allemands traînant sur les trottoirs de nos rues. Il leur faut relire plusieurs fois ces mots pour y croire : l'abandon de la revanche. La main de Mme Adam a certes tremblé en les écrivant. Elle les a écrits, et ces cinq cents pages sont une pathétique protestation, d'autant plus douloureuse qu'elle est plus contenue, contre le démenti donné par son propre parti au commun idéal d'après la guerre. Tant d'efforts, une si ardue espérance, tant de talent aussi, et cela pour aboutir à cette démagogie à la Walpole, où nous nous débattons ! Encore le ministre du roi George I^{er} suivait-il, dans son système de paix à tout prix au dehors et de corruption constitutionnelle au dedans, un plan national. Il préparait l'avenir du commerce anglais. Que préparait nos parlementaires, à qui l'histoire, si elle s'occupe d'eux, conservera le sobriquet flétrissant des « quinze mille » ? Quelle armée et quelle marine trouverons-nous, quand nous serons forcés de la subir, cette guerre inévitable, le cauchemar du pays d'aujourd'hui et elle était le rêve réparateur des hommes d'Etat qui avaient dû voter l'acceptation du traité de Francfort. Pourquoi cette chute du haut d'un si noble songe ?

Les *Souvenirs* de Mme Adam nous le disent, ce pourquoi, rien qu'en nous montrant sur quelle contradiction a posé l'œuvre du parti dont ils nous racontent l'histoire. Faire la République pour faire la Revanche, tel était le programme avoué, et, je crois, très sincère au commencement, des Gambetta, des Challemel-Lacour, des Spuller, des Billot, des Laurent-Pichat, des Paul Bert et de tant d'autres dont les figures s'évoquent dans ce livre, groupées autour de ce chevaleresque survivant du *National* : Edmond Adam. La plupart de ces hommes politiques étaient jeunes. L'entrain de leur âge animait leur ambition d'une belle humeur qui les soutenait dans les crises les plus périlleuses. Ces *Souvenirs* nous rendent merveilleusement sensible cette atmosphère de vaillance agile. Elle s'explique par cette jeunesse et aussi par la certitude du succès que donne à des gens énergiques l'évidence qu'ils sont portés en avant par un large courant d'opinion. Ceux-là crurent vraiment participer à une résurrection. L'épreuve des faits montre à quel degré ils se sont trompés. Hélas ! ce fut avec la complicité du pays presque tout entier.

Cette erreur, en effet, n'était celle ni d'un groupe ni d'une génération. Il y avait derrière, un long mensonge, organisé et entretenu pendant les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle, par une conspiration de plus en plus active, de plus en plus étendue. Ce mensonge était celui de la légende révolutionnaire. Il n'a pris fin qu'avec l'aine. L'intelligence française en avait été si complètement pénétrée et faussée que la leçon de la défaite en fut obscurcie aussitôt. Il y eut bien, au mois de février 1871, un moment de réveil. Les électeurs de l'Assemblée de Bordeaux furent « ramenés au sens commun par la présence du danger », pour reprendre une formule judicieuse de ce même Taine. Six mois après, l'erreur était revenue, et ces électeurs s'adressaient de nouveau, pour réparer les ruines de la patrie, précisément aux principes qui les avaient produites. D'où dérivait la politique des nationalités, grâce à laquelle avait pu se former la formidable unité allemande ? De la Révolution. Quels défauts la guerre avait-elle découverts dans la vie française ? Un manque de sérieux dont la cause était le manque de discipline sociale, c'est-à-dire la Révolution, — une pénurie d'individualités supérieures, dont la cause était un mauvais recrutement du patriciat nécessaire à tout grand peuple, — encore la Révolution, — une absence d'initiative dont la cause était cet empiètement des volontés, vice radical de toutes

les démocraties, plus encore d'une démocratie centralisée et administrative. Toujours la Révolution. La Révolution et la Démocratie, ces deux ouvriers de mort, avaient réalisé la prophétie de Balzac, annonçant l'invasion dès 1837, alors que le travail de notre décadence se masquait encore sous la forme constitutionnelle, comme plus tard sous la forme césarienne. « L'étranger, grand sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la royauté, sans lois avec la légalité, sans propriétaires avec la propriété, sans gouvernement avec l'élection, sans force avec le libre arbitre, sans bonheur avec l'égalité. » Renan disait de même, au lendemain de la guerre, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, — son vrai titre de gloire : — « La Démocratie fait notre faiblesse militaire et politique. » Le Play répétait le même diagnostic et le même pronostic dans sa *Paix sociale après le désastre*. Ces grandes voix n'étaient pas plus écoutées que jadis celle de Comte, lançant son *Appel aux conservateurs*. La France croyait à la Démocratie. C'est un très remarquable exemple d'une illusion grégaire que cet élan collectif de tout un peuple abusé vers la doctrine funeste des premiers effets venant de se faire sentir par des catastrophes si terribles. La foi des électeurs et des élus dans le miracle révolutionnaire était si complète que les luttes de ces années-là en prennent une physiologie d'allégresse. Cette espérance dans une telle extrémité de malheur civique a quelque chose de pathétique. Les petits tableaux qu'évoque Mme Adam nous initient à cette activité joyeuse à force de confiance. Tous ses amis, et elle la première, sont persuadés que fonder la République, c'est assurer la reprise des provinces perdues. Ils vont à la conquête du suffrage universel avec la certitude qu'ils préparent celle de Metz et de Strasbourg. Et ce mouvement a son expression la plus complète dans un personnage sur lequel ces *Mémoires* jettent un jour pourtant bien douloureux. Je veux parler de Gambetta.

Les lettres du célèbre tribun abondent dans ce livre. Nous y retrouvons tel que nous l'avons tous connu : mélange inquiétant d'ardeur enthousiaste et de froideur réfléchie, éloquent de parole, de geste et d'accent, — et partout, à table, en promenade, à la tribune, devant un paysage, une foule, un tableau de musée, — mais aussi ayant toujours le gouvernement calculé de son élocution, réfléchi jusqu'à en être retors, manœuvrier de coulissemens incomparables sous apparences de fougue entraînante, Français de hasard et aussi merveilleusement habile à jouer de la crédulité gauloise qu'incapable de comprendre les profonds besoins de la France traditionnelle, Italien d'origine et de tempérament, ayant des compatriotes de Garibaldi et de Machiavel le prestige du « brio » et le génie de la « combinaison », tempérament grossier et souple, très vulgaire à la fois et très fin, avec un don d'adaptation qui n'avait d'égal que son pouvoir de patience, physiologue d'improvisateur que guidait le plus juste sentiment de cette irrésistible force : le temps, l'usure des choses, — l'homme d'Etat enfin le mieux outillé pour cette besogne contradictoire : l'installation de la République en France au nom de la Revanche. Cette contradiction, il l'incarnait en lui-même. Artiste en paroles et en attitude, il trouvait dans le patriotisme, vaincu mais non résigné, le thème le plus riche d'où tirer des variations qui étaient sincères, à leur façon, celle des orateurs. Quel psychologue, assez délié, marqua la limite précise qui sépare ce don de parler aux foules et celui du comédien ? Un acteur de génie est sincère aussi quand il anime un rôle de sa personnalité. Pourtant, ce n'est qu'un rôle. Ce qui n'était pas le rôle, chez Gambetta, c'était la foi dans la Démocratie. Cette foi tenait aux fibres les plus intimes de son être. De la Démocratie, il aimait tout et d'abord le champ ouvert à cette activité oratoire, comme aussi la carrière ouverte à son ambition de dominer. Il y croyait, par son éducation de demi-intellectuel, de premier supérieur. Ces deux mots jurent d'être accablés. Ils définissent si bien les hybrides tels que celui-là, qui se sont créés aux sciences, aux lettres et aux arts, sans pousser à fond aucune étude ! Une philosophie s'est ébauchée, vers le milieu du dix-neuvième siècle, que tous les esprits de cette époque ont adoptée d'instinct. Faut-il en rappeler les principaux éléments ? L'idée d'évolution comprise à contresens, et ce mot, qui signifie « conserver », devenu un simple synonyme de changement ; — la Science considérée comme inconciliable avec la Religion, et cela en dépit de toutes les preuves de leur accord fondamental, sur la foi d'une lignée de sophistes dont pas un ne fut un vrai savant ; — le monde moderne opposé au monde du moyen âge, avec une méconnaissance totale de ces deux vérités : l'une que ce moyen âge a été dans son moment d'efflorescence une civilisation accomplie, l'autre que le monde moderne, si doit lui-même arriver à un point d'efflorescence, n'y arrivera qu'en obéissant à des lois éternelles. Car il y a pour toutes les sociétés un ordre nécessaire, toujours identique dans son fond, et qui ne se modifie pas plus que les lois de la pesanteur ne se modifient d'après la place et l'utilisation des corps. Pour les premiers supérieurs, cet ordre nécessaire, et qui se découvre par l'observation, n'existe pas. Ils en construisent un autre d'après des utopies qu'ils croient justifiées parce qu'elles leur paraissent géniales. Il ne leur vient jamais à l'esprit ce scrupule qu'en touchant à la vie vivante au nom d'un Idéal tout individuel, et peut-être erroné, on risque de faire d'autant plus de mal qu'on aura voulu faire plus de bien. Personne n'aura multiplié les ruines dans ce pays autant

que Gambetta, et personne n'aura eu la main plus féconde, semblait-il, plus chargée des promesses de l'avenir.

Personne surtout n'aura exercé une séduction plus absolue sur tous ceux qui l'entouraient. Cette prise de ce maître par de bons Français comme ceux dont Mme Adam fait revivre pour nous les âmes s'explique d'abord par la richesse de ses dons naturels. Il faut en revenir à cet indéfinissable talent de l'éloquence qu'il avait au suprême degré. Cette séduction s'explique aussi par une habileté innée et acquise à démêler et à manœuvrer les ressorts cachés des caractères. Elle s'explique enfin et surtout par le souvenir du rôle joué en 1870, et qui faisait du dictateur de Tours l'incarnation même de la Revanche. Il était celui qui avait tenu tête au chancelier de fer, celui en qui le vainqueur avait, pour la première fois, rencontré un adversaire irrédoublable. Comment des patriotes passionnés et qui haïssaient dans M. de Bismarck l'assassin de la France n'eussent-ils pas mis tout leur espoir dans ce partisan de la guerre à outrance qui trouvait, pour exprimer la douleur commune, des accents si émus ? Les lettres de lui citées par Mme Adam nous les font entendre : « Affreuse angoisse », écrivait-il, par exemple, à la date du 4 septembre 1874, « affreuse angoisse que ce jour lugubre ramène plus poignante que jamais, car, depuis quatre ans, l'étranger atroce qui guette les derniers lambeaux de cette vieille France n'a perdu ni un jour ni une heure... Il attend le moment fixé par lui de nous porter le dernier coup. Et alors, alors, que deviendrons-nous ? Faudra-t-il simplement ramener sur son front le pan de la toge et se laisser frapper ? La France finira-t-elle comme la Pologne, victime de ses divisions, de son incroyablement léger, de ses vices et des désordres qu'ils engendrent ? Tout cela fait frémir, car tout cela peut arriver. C'est par centaines que l'on extrait de ce volume des phrases pareilles, toutes vibrantes, croiraient-on, d'un patriotisme qui ne transigera jamais avec les mutilateurs de notre frontière. Est-ce bien le même homme qu'un autre témoin, aussi peu suspect que l'auteur de ces *Mémoires*, M. Gabriel Hanotaux, nous montre, dans un volume paru d'hier, lui aussi : *La République parlementaire*, en relations suivies avec le comte Henckel de Donnersmark, l'administrateur de la Lorraine, pendant la guerre, le mari de l'émigration et le dangereux Païva ? Entre le Prussien et l'homme de la Revanche, il se négocie le projet d'entrevues secrètes, avec qui ? Avec Bismarck lui-même. « J'ai vu, j'ai promis », écrit Gambetta, le 23 avril, « le monstre rentre pour me recevoir... » Au dernier moment, l'entrevue n'eut pas lieu. Mais que voilà un étrange envers ! L'horreur de la situation, le monument de la place du Carrousel demeure le symbole, encore plus douloureux que grotesque pour qui compare le travail de cette douzaine et tortueuse intrigue à l'espérance enthousiaste conçue par les députés du Gambetta avoué ! Et cette partie liée avec M. de Bismarck n'est pas un accident. La preuve en est l'accueil fait à un Cyprien qui, en 1870, présidait à Florence « les comités séparatistes destinés à obtenir la cession du comté de Nice à l'Italie ». La sensation de ce double jeu est partout empreinte dans le livre de cette grande Française, si simple et si droite qu'est Mme Adam. Dès 1873 elle se trouble. Elle a su d'une source sûre que « Henckel est à Paris l'agent de Bismarck, chargé d'aider les républicains dans la lutte contre la droite... » Son instinct s'émoult. Rien de poignait comme le récit de la scène qui éclata à ce propos entre elle et Gambetta : « Il faut », dit la noble femme, devenue une voyante, aussitôt qu'il s'agit de la patrie, « il faut que Bismarck déteste la République pour que j'aie foi en elle. Si je croyais que la République entre dans les combinaisons de Bismarck, et que, par conséquent, elle n'est plus la Revanche, la certitude absolue de reconquérir l'Alsace et la Lorraine... » « Alors ?... » interrompt Gambetta. « Alors, je ne la servirais pas... » « Je vous croyais d'abord républicaine ? » « Non, d'abord française... » « Et toujours et partout hors des rangs », réplique l'autre, non sans impatience. Même note en 1875 : « Je dis brusquement à Gambetta : Prenez garde que de Reims ne vous attire dans les filets de Bismarck par le motif de la Paix. En vous compromettant, Henckel servirait sa haine de la France, et de Reims débarrasserait d'un rival son tant admiré duc d'Amale. Gambetta ne répondit rien, mais il quitta notre salon plus tôt que de coutume... » Mme Adam n'était pas seule à s'effrayer. Elle rapporte un mot de Louis Blanc qui atteste une divination analogue : « Il me dit, un jour que nous étions seuls : l'opportuniste m'inquiète, non seulement en politique, mais en patriotisme. Je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que l'infâme Bismarck trouvera par un homme ou par une femme une issue vers Gambetta... »

Elle était toute trouvée, cette issue. La conversation avec Mme Adam, que je citais tout à l'heure, le marque assez. Le vieil adage de l'historien latin sera toujours vrai en politique : *Idem velle, idem nolle, ea demum amicitia est*. Communauté de désir, communauté de haine, voilà de quoi lier fermement deux hommes. Or il se trouvait que Gambetta et Bismarck, pour des raisons bien différentes, voulaient tous deux avec passion la République en France, et tous deux haïssaient non moins passionnément Rome, pour des raisons en partie communes, celles-là. Le génie de Bismarck joignait au réalisme le plus précis dans

l'analyse des faits une perspicacité non moins remarquable dans le domaine des idées. Ce lecteur de Bonald croyait profondément, lui, à l'ordre nécessaire, à des lois de la santé des nations, toujours les mêmes dans des conditions diverses. Il savait que cette formule : « une Démocratie guerrière », est synonyme de cette autre : un cercle carré. Il savait qu'un peuple vaincu ne se refait qu'en s'appuyant sur les énergies profondes de la race et du sol. Il savait que la France née et grandie monarchique et catholique, ne retrouverait la plénitude de sa force qu'avec sa famille royale et son Eglise. Tout son effort devait tendre à empêcher la Restauration et à favoriser l'agitation anticléricale. Cette seconde besogne lui était d'autant plus aisée que l'Allemagne était alors en plein *Kulturkampf*. La manière bismarckienne n'a jamais varié. C'est à tort qu'on a dit que c'était un mélange de rouerie et de brutalité dont l'affaire de la dépêche d'Embs reste le type. Le manège consista, dans l'espèce, à faire peser sur l'opinion française une menace de guerre, au cas où le parti catholique triompherait. A la veille des élections de 1877, les journaux italiens à sa solde écrivaient : « Que signifierait la victoire de la politique du maréchal ? A l'étranger, ce succès n'aurait qu'une signification : la guerre. En effet, si la France hésitait, la Prusse conseillerait à l'Allemagne et à l'Italie de prendre l'initiative... » Et les journaux allemands : « Les négociations entre l'Allemagne et l'Italie tendent à un concert réciproque, dans le cas où, après les élections générales, les deux nations devraient se trouver en face d'une France cléricalle, par conséquent agressive, agressive par cela seul qu'une France cléricalle constitue une menace pour l'Italie... » Ces avertissements se multipliaient, en même temps que les porteurs de messages, les Henckel et les Crispi, multipliaient, eux, leurs offres secrètes d'entente sur ce terrain antichrétien où Gambetta s'était placé, quand il avait prononcé sa funeste parole, celle qui pesa à jamais sur sa mémoire, — elle a déchaîné en France la guerre religieuse : — « Le cléricalisme, voilà l'ennemi... » Comment le leader opportuniste eût-il repoussé un tel point d'appui offert au succès de la campagne intérieure ? Il l'accepta, et sans remords. En vain, le vieux Thiers lui criait-il ces saissantes paroles que rapporte Mme Adam : « Toutes vos luttes contre Rome vous sont inspirées par Bismarck, qui veut briser la papauté... Moi, je suis profondément, sincèrement catholique, parce que je suis passionnément Français... » Sa philosophie de primaire supérieur faisait croire au chef des gauches que de christianiser la France, c'était la rendre plus forte. Son goût italien du machiavélisme et aussi sa faiblesse de coulisier heureux le persuadaient qu'en faisant de la politique intérieure préférée par Bismarck, il « roulait » le redoutable Allemand. On sait le reste.

Cette tragédie, — car c'en est une que ce triomphe de notre mortel ennemi, nous jetant dans la voie jugée par lui la plus funeste, avec la complicité de celui qui avait incarné la guerre à outrance et qui semblait incarner la Revanche, — cette tragédie donc, Mme Adam la laisse deviner plus qu'elle ne la raconte. Il y a en elle trop de sincérité jointe à trop de lucidité pour qu'elle ne voie pas et ne dise pas les fautes commises par ses amis d'autrefois. Mais elle se souvient qu'ils ont été ses amis, et si elle les condamne, c'est sans les accabler. Visiblement, elle persiste à croire que Gambetta, s'il fut un imprudent, ne fut pas un traître, et nous avons une preuve qu'en effet, il ne s'est jamais rendu compte de la besogne à laquelle il travaillait, en collaborant avec le Prince, Donnons à Bismarck le titre machiavélique auquel il a, lui, vraiment droit. Cette preuve est dans le récit de la chute du grand ministère, telle que nous la raconte l'autre témoin que je nommais tout à l'heure, M. Hanotaux. On était dans l'automne de 1881. Les affaires d'Egypte se brouillaient. L'imminence d'une solution s'annonçait moins claire. Le 14 décembre, Gambetta provoqua un entretien avec Lord Lyons, où il lui exposa le plan d'une commune intervention de la France et de l'Angleterre. Le 23 décembre l'ambassadeur anglais répondit, au nom de son gouvernement, « qu'il y a lieu de réfléchir ». Nouvelle proposition du ministre français et immédiate : il réduisit son offre à celle d'une manifestation faite à deux. Nouvelle réponse dilatoire de Lord Lyons, le 14 janvier 1882. Aussitôt une campagne de presse commença, identique à celle que Bismarck avait organisée contre le maréchal. Cette fois, c'est Gambetta et sa politique « audacieuse » que l'on accuse de provoquer la guerre. Le 26 janvier, le scrutin de liste servait de prétexte, et l'homme qui géait l'Angleterre dans l'occupation préméditée de l'Egypte tombait. Sa sincérité dans cette circonstance nous est une garantie qu'il a cru, dans l'autre, servir aussi le pays. Quelle misère ! M. Hanotaux, qui a gardé de son passage au quai d'Orsay l'art de dire diplomatiquement des vérités terribles, conclut : « On lui prouva qu'en France on n'est pas impunément le défenseur des causes uniquement françaises... » Pourquoi ? Parce qu'en France, comme ailleurs, la Démocratie est le régime où l'étranger peut le plus aisément s'introduire dans le jeu des partis. Il le peut dans un gouvernement traditionnel. Le cas du cardinal Dubois le prouve, mais c'est l'exception et qui ne dure pas. En Démocratie, cette ingérence dans la règle et elle se renouvellera indéfiniment, jusqu'à ce que la France ait été réparatrice. Elle est tellement écrite dans les faits, cette vérité, qu'elle ressort de tous les récits écrits avec une entière bonne foi, même et surtout par des républicains, du moment qu'ils

aiment la France. — et combien Mme Adam l'aime, cette France malheureuse, tout son livre est là pour en témoigner ! Une phrase d'un Allemand, mais d'avant l'ineffable année, pourrait être inscrite à la première page. C'est celle qui termine *Wilhelm Meister*. Je me la suis prononcée bien souvent en pensant à notre pays : « Seras-tu donc toujours reproduite, sublime image de Dieu, et seras-tu toujours mutilée par le dehors et par le dedans ? »

Paul Bourget.
de l'Académie française.

LA VIE HORS PARIS

UNE ALERTE

Il y a eu le 13 janvier deux secousses de tremblement de terre à Florence. Dans la lettre qu'on va lire l'émotion qu'elles ont causée est décrite de la façon la plus jolie, la plus gaie et la plus véridique par une jeune Française, Mlle Martha Reboul de Barry. Et nous sommes heureux que la famille à qui cette lettre fut adressée veuille bien nous autoriser à publier cette page charmante où sourit de sa peur devant le désastre menaçant une courageuse jeune fille.

Corso Regina Elena,
Florence, 17 janvier 1903.

Mardi soir, je suis allée me coucher dans ma vieille chambre ; les jeunes filles étant parties, je pouvais réintégrer mon bon lit. Vers une heure du matin, je me suis réveillée avec un mal de dents épouvantable. J'essayai vainement de me rendormir, lorsque tout à coup, à deux heures moins le quart exactement, j'entendis comme un ronronnement effroyable et extraordinaire sous mon lit ; aussitôt, toute la maison sembla s'élever en l'air, tandis que tout oscillait de gauche à droite dans la chambre, donnant un mouvement de tangage à mon lit, cela à trois reprises, pendant que tout dégringolait des murs et de la cheminée, photographes, tableaux, pendule, etc., etc. J'ai eu peur, je vous l'assure, mais je n'ai pas crié.

Miss P., dans la chambre à côté, s'est précipitée dans la mienne en criant : « Mettez-vous dans la porte ! mettez-vous dans la porte ! » Il paraît que, dans ces occasions, l'endroit le plus sûr est le montant d'une porte. Pendant un quart d'heure, je suis restée en chemise, pieds nus, collée à mon battant, miss P., en face de moi, toutes deux pâles comme la mort, attendant une autre secousse ; et... comme rien ne venait, nous nous sommes remises dans nos lits, quittes pour la peur.

Cependant, elle vint, la seconde secousse, vers quatre heures du matin, faible, du reste, et ne dura que trois secondes ; la première en avait duré dix-huit. C'est long, je vous l'assure, lorsqu'on ignore où l'on va finir ! Naturellement, le matin, quand nous nous sommes levées, nous étions affreusement fatiguées. Tout le monde, dans la ville, avait l'air abruti ; il paraît que certaines personnes, prises de peur, s'étaient sauvées en chemise dans les rues.

Mais le plus drôle, c'a été la nuit suivante. J'aurais voulu que vous puissiez voir le spectacle, car vraiment il y avait de quoi rire. Le frère de miss P., qui s'occupe d'astronomie et observe les phénomènes terrestres, lui avait prédit qu'il y aurait cette nuit-là, à deux heures justes, une secousse deux fois plus forte que celle que nous avions ressentie. J'étais sortie toute la journée et avais diné en ville ; je ne savais rien de tout cela, lorsqu'en rentrant je vis miss P. assise sur une chaise dans une petite pièce, la figure désespérée, ayant mis sa robe de chambre par-dessus ses vêtements de ville et, près d'elle, à portée de sa main, un grand sac de voyage.

A mes questions étonnées, elle m'apprit que je vous ai déjà dit, puis, qu'elle avait mis tout ce qu'elle possédait ayant de la valeur dans ce sac, et me pria d'en faire autant et de ne pas me déshabiller.

Je fis ce qu'elle me disait en partie, c'est-à-dire que je lui remis mes bijoux et mon argent ; j'étais ma robe, mis mon peignoir, et nous travaillâmes ensemble jusqu'à minuit, dans un silence absolu et terrible.

Je crois que deux condamnés à mort n'eurent jamais l'air plus lugubre que nous cette nuit-là. Vers minuit, miss P., qui luttait contre le sommeil depuis à peu près une heure, me dit d'un air lamentable : — Je voudrais bien dormir, mais je n'ose pas. Surtout dormir là-haut... Merci ! si la maison s'écroule, nous tomberons de toute cette hauteur ou nous n'aurons pas le temps de fuir dans le jardin pour nous sauver !

Après mûres réflexions, nous décidâmes de descendre dans le grand salon qui est au rez-de-chaussée et possédait une porte sur le jardin.

Miss P. prit ses couvertures, son oreiller, moi aussi, les deux bonnes également ; les misses couchèrent sur les sofas, les autres dans des fauteuils et moi par terre, étalée de tout mon long, serrant mon manchon et ma fortune sur mon cœur et pas très à mon aise, je vous l'affirme, d'autant plus que je n'avais retiré ni mon corset, ni mes bottines.

Alors, miss P. sauta en l'air, puis, petit à petit, les bonnes et elle-même s'endormirent avant que deux heures sonnassent.

Je ne dormais pas, j'écoutais... Une heure et demie sonna ; ah ! me disais-je, ça approche ; deux heures moins le quart ; tic tac faisait mon cœur ; les autres dormaient toujours... Deux heures sonnèrent, une seconde d'émotion... rien, rien ! j'attendais encore un quart d'heure, et comme rien ne venait je finis par m'endormir.

Rien n'est arrivé, au reste, mais savez-vous bien que les trois quarts des habitants de Florence en ont fait autant.

Vous savez, tous les esprits sont inquiets depuis ces désastres de Messine, d'autant plus que les cinématographes représentent des scènes de là-bas qui sont vraiment horribles.

Marthe Reboul de Barry.

Échos

La Température

Le ciel est encore couvert et la température continue à baisser ; la journée d'hier a été très froide, sous l'influence d'un vent nord-est fort aigre. Les minima de la matinée sont descendus en banlieue à 2° au-dessous de zéro. A sept heures du matin, dans Paris, le thermomètre marquait 1° au-dessous de zéro, 2° au-dessus l'après-midi. La pression barométrique, en baisse faible, accusait à midi 768^{mm}.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 0° à Biarritz, 0° à Marseille et à Lorient, 0° à Lille d'Alx et à Rochefort, 1° à Bône, 2° à Nantes, à Bordeaux, à Cette et à Perpignan, 3° à Brest, 4° à Cherbourg, 5° à Ouessant, 8° à Orléans, 14° à Limoges, à Nancy et à Lyon, 6° à Besançon, 10° à Gap.

(La température du 22 janvier 1903 était, à Paris : 2° au-dessus de zéro le matin et 5° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 770^{mm} ; temps très brumeux.)

Nice. — Température : à midi, 16° ; à trois heures, 14°.

L'AUTRE DISCOURS

★ Dans le nouveau discours de M. de Bülow au Landtag, le changement de ton est amusant à souligner. Quelle différence avec les paroles que le chancelier prononçait en novembre au Reichstag, au milieu de la stupeur de l'Europe !

« Dans cette douloureuse journée de novembre », comme disent les journaux de là-bas, le chancelier rejetait sur son souverain les responsabilités discutables d'une affaire démesurément grosse. Il fallait profiter de cette faute individuelle, déclarait-il, pour enlever enfin à l'Empereur toute initiative personnelle, pour supprimer ses constantes interventions dans la politique extérieure, pour établir la responsabilité ministérielle et donner au pays, comme gage d'émancipation, la loi constitutionnelle depuis si longtemps rêvée. Contredit de sa faute, dontant de son devoir, l'Empereur s'inclina avec une humilité qui n'était d'égal que la blessure de son orgueil.

Les journaux approuvèrent M. de Bülow, s'imaginant qu'un vent de liberté soufflait sur l'Allemagne et que le Parlement allait vraiment recevoir, grâce à lui, la direction de l'Empire. Quant à l'Allemagne elle-même, elle n'eut même pas l'idée de désapprouver le blâme infligé à son Empereur, si pénible qu'il fût, parce que les réprimandes venaient de la Wilhelmstrasse ; or elle est hypnotisée devant tout ce qui sort de cette demeure officielle à jamais sacrée, où Bismarck remania les Etats confédérés et glorifia leur histoire ; et, malgré la différence des hommes et des temps, elle croit encore au génie non seulement des héros, mais des pierres de ces palais.

Puis la réflexion est venue, et par elle les esprits se sont ressaisis. Un peu partout, dans le public et dans la presse, on a reconnu qu'on avait été cruellement trompé par l'Empereur : on a constaté surtout qu'on avait été complètement dupé. Il n'est plus question, en effet, de réformes libérales ni de garanties constitutionnelles ; quant à la responsabilité ministérielle, le chancelier n'y a jamais songé : il est le dernier à la réclamer, parce qu'il serait le premier à en pâtir.

La coupe des humiliations a été pleine le jour où la presse du chancelier a reproché au souverain la conférence intime faite devant les généraux de corps d'armée à l'occasion des fêtes de janvier ! Contester à l'Empereur le droit de s'entretenir avec des militaires et d'envoyer avec eux, comme le fait un chef sur le terrain, toutes les hypothèses d'une guerre toujours possible, c'était la plus suprême injure. C'en était trop.

Alors le réveil public s'est produit en faveur du souverain, et M. de Bülow, se sentant menacé, a fait volte-face : après avoir sapé la monarchie, il l'a défendue !

Il a rendu hommage aux rares qualités de Guillaume II, à ses généreuses intentions, aux grands services rendus par l'Empereur depuis son avènement, etc., etc. C'est le plaidoyer d'un loyal chancelier de la Couronne !

C'est l'autre discours. Il date de cette semaine ! Donnera-t-il une force nouvelle à son auteur ?

Rendra-t-il la prépondérance nécessaire au souverain auquel le chancelier a savamment enlevé coup sur coup ses amis les plus chers, sa confiance en lui-même, sa puissance aristocratique vis-à-vis de son peuple, son influence militaire vis-à-vis de ses généraux, toutes ces forces sacrées dont les social-démocrates, adversaires du trône, du gouvernement et de l'armée, ont fait leur profit ?

Nul ne le sait. Et nous n'aurions qu'à nous désintéresser de ces querelles de politique intérieure allemande, si nous ne nous rappelions en même temps les à-coups, les surprises, les contradictions, les tentatives d'humiliations ou les taquineries que le chancelier actuel a semées dans sa politique extérieure et que Guillaume II, mieux renseigné, et parfois, par sa seule volonté, détournées de nous.

Pour la paix de l'Europe, nous pouvons donc souhaiter que le vrai souverain reprenne son ancien pouvoir, car nous devons préférer l'empereur Guillaume à l'empereur Bülow. — GASTON CALMETTE.

A Travers Paris

La santé de M. Jules Lemaitre. Le bulletin d'hier matin portait seulement ces deux mots : « Etat stationnaire ». L'après-midi fut meilleur, la

température s'étant abaissée à la suite d'un bain. Mais, dans la soirée, la fièvre reprit un peu. Le malade reposait, mais il était très agité.

Le baron du Teil du Havel, président, et les membres du comité de la Société hippique ont décidé de commencer d'aujourd'hui en quinze la saison hippique de 1909.

C'est à Bordeaux qu'aura lieu, du 6 au 14 février, la première réunion, qui sera suivie, de quinzaine en quinzaine, du Concours hippique de Nantes et du Concours hippique de Paris.

La Société nationale des beaux-arts avait à élire hier son président pour une période de trois années, le mandat qu'elle avait par deux fois déjà confié à M. Roll, avait pris fin.

Ses délégués se sont donc réunis à cinq heures et demie au Grand Palais, et le scrutin a été ouvert aussitôt. M. Roll, encore élu réçu presque à l'unanimité.

Le désir de conserver à la tête de la Société cet éminent artiste s'était depuis longtemps manifesté, et toutes les candidatures possibles s'étaient retirées devant lui.

Le résultat de ce vote a été accueilli par de cordiales acclamations. A l'unanimité aussi ont été élus vice-présidents, MM. Albert Besnard, Rodin, Walther, de Baudot et Lhermitte; secrétaires, MM. Jean Béraud et Billotte; délégué à l'organisation générale, M. Dubufe.

D'une lettre que notre Directeur, M. Gaston Calmette, a reçue de M. Louis Barthou à propos de la suppression projetée des remparts de Bayonne, nous extrayons les spirituelles lignes que voici :

J'ai lu avec émotion le touchant et gracieux article que M. Paul Faure a consacré dans le Figaro à la gloire et à la défense de Bayonne. La part qui m'y est faite en termes si courtois est à ma fois flatteuse et excessive. Je ne suis en rien désigné pour présider aux transformations de Bayonne. Le port, les ponts et la gare relèvent seuls de mes fonctions, et c'est à eux seuls que, pour développer la prospérité d'une ville qui m'est chère, j'ai consacré ma récente visite officielle. Mais les remparts sont hors de mon atteinte... et de ma défense. Je ne les ai pas vus « trop vite, à la course », comme le croit M. Paul Faure. Il y a plus de trente ans qu'ils me sont familiers. Je les admire et je les aime.

M. M. Bouvard, chargé des transformations, ni mes amis de la municipalité de Bayonne ne se préteront, j'en suis sûr, à une mutilation impie.

Mais je vous supplie de me mettre hors de cause et de ne pas accrédiéter une légende qui me serait pénible.

J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. J'ai fait des croquis et donné des instructions pour les protéger. Mais que vaudraient-elles si je ne payais d'exemple ?

LOUIS BARTHOU.

Voilà donc une légende détruite. M. Barthou n'est en rien mêlé aux transformations de Bayonne. Mais l'appel que lui adressait avant-hier M. Paul Faure n'aura point été inutile. D'abord, il nous a valu les lignes charmantes qu'on vient de lire. Et puis, pour les défenseurs de la vieille ville, ce sera un encouragement de savoir qu'ils ont en notre ministre des travaux publics un allié sûr et influent.

ROLLA

Les petites danseuses anglaises viennent en France comme un pensionnat en excursion. Les représentations qu'elles donnent dans les music-halls sont pour elles des récréations à heures fixes. Elles dansent, vivantes mécaniques, et offrent, automatiquement, des sourires anonymes. Ainsi, les « Variety Girls » dansaient à Marseille, et deux jeunes gens ayant reçu leur sourire comme un rayon de soleil coururent à tous les rêves de leur jeunesse. Quand ils voulurent les réaliser, princesses épousant deux bergères, ils rencontrèrent leurs parents, et l'impresario... L'un d'eux avait vingt-quatre ans. Il fut tout de suite désespéré.

Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire. Mais l'autre — dix-sept ans — avait encore des larmes. Il résista en pleurant. On le conduisit dans une maison de correction. Le souvenir de son ami mort l'accompagnait. Il écrivit à sa mère avant de se tuer...

Il y a encore des enfants. Deux petits Parisiens recommencent l'autre jour dans les bois de Marnes-la-Coquette l'histoire de Paul et Virginie. Les petits provinciaux en sont restés à Muses — tandis que, pour gagner dix pence par soirée, les « Variety Girls » dansent, vivantes mécaniques, et offrent, automatiquement, des sourires anonymes...

On sait que Reyser succéda à Berlioz comme critique musical du Journal des Débats, on pendant plus de trente années il publia de remarquables feuilletons.

Il y a quelques mois à peine, Reyser confiait à son jeune ami, notre confrère M. Emile Henriot, le soin de réunir pour le public en volume les plus intéressantes pages de cette œuvre littéraire, qui est aussi le monument le plus important de l'histoire musicale de ce temps.

Une bonne nouvelle : Le chantier de la place de la Concorde va enfin disparaître.

Les travaux sont, en effet, terminés sur ce point, les tranchées de la grande ligne Nord-Sud ont été couvertes, et on les habille en ce moment de pavés de bois.

Quelques jours encore, et les amas de sable, les machines, les madriers, tout le matériel encore déposé dans le vaste enclos, auront disparu.

C'est aux incessantes et justes réclamations de M. François Jomès-Meurice que les Parisiens devront ce miracle.

Une petite cérémonie assez curieuse aura lieu cet après-midi au pavillon de Marsan. M. Doumergue, ministre de l'instruction publique, y va inaugurer... un catalogue.

Ce catalogue, il est vrai, mérite de tels éloges officiels. Il constitue une œuvre d'art exceptionnelle, et son prix est de plusieurs centaines de mille francs.

Disons tout de suite qu'il s'agit d'une série de planches superbes en photographie, reproduisant les chefs-d'œuvre du musée de Lille — qui est, comme on le sait, un des plus beaux musées d'Europe, — et qu'on insérera dans le texte du catalogue de ce musée, dont la ré-

daction a été confiée à M. François Benoit, l'érudit professeur de la faculté de Lille.

Les frais de ce catalogue ont été faits par nos grands industriels du Nord, qui n'ont pas regardé à la dépense, du moment qu'il s'agissait de mettre un peu plus en valeur l'admirable musée de Lille, et qui donnent là un bel exemple qu'on ferait bien de suivre à Paris.

PETITES HISTOIRES

Nous vivons trop vite, décidément. Nous vivons emportés dans une hâte perpétuelle d'agir, qui nous ôte tout sang-froid et ne nous laisse même pas le temps de considérer, avec l'attention que cela mérite, les figures des personnes que nous épousons. De là des distractions déplorables, et propres à rendre, en certains actes, très difficile la tâche des magistrats.

Comment s'y prendront-ils, par exemple, pour rendre à M. C..., riche étranger, la femme qu'il dit avoir égarée dans son pays et retrouvée dans le nôtre, et qui affirme, elle, n'être pas du tout l'épouse que recherche M. C... ?

C'est affolant. Le riche étranger, abandonné par sa très jeune femme après dix mois de mariage à peine, s'était dit : « Je la retrouverai à Paris. » (Quelle réputation nous avons, tout de même !)

Il prend donc le bateau, débarque chez nous, commence à fouiller Paris, dévisage avidement, deux mois durant, toutes les femmes qui passent, quand hier enfin, dans l'avenue de l'Observatoire, il la reconnaît — et, bon disant :

— Madame, je vous tiens !
La dame crie : « Au secours ! » Un agent survient :

— Arrêtez-la, monsieur l'agent, c'est ma femme !
— Arrêtez-le, monsieur l'agent, c'est un fou ! L'agent conduit le couple au commissaire, qui essaye de comprendre...

— Je vous jure, monsieur le commissaire, que cette personne est ma femme !
— Et moi, je vous jure, monsieur le commissaire, que je ne connais point cet homme, et ne l'ai vu de ma vie.

Etrange aventure ! Le riche étranger semble sincère ; la jeune étrangère l'est aussi. Ces gens sont-ils vraiment époux ? Se sont-ils, dans un mutuel élan de confiance, mariés « les yeux fermés » ; ou, simplement, est-ce par nonchalance que l'un des deux aurait, en l'épousant, oublié de regarder l'autre ?

Le commissaire de police avoue qu'il ne sait comment sortir de là.

L'Usage, ce souverain maître, quand il lui plaît de consacrer la pensée des écrivains, choisit telles phrases frappantes et concises pour les transformer en proverbes dont l'origine parfois s'oublie et qui deviennent la propriété commune.

Il semble que le titre d'un roman tout moderne doit aujourd'hui subir la même fortune : On dirait le « Parfum de la Dame en noir » apparaît en effet de plus en plus comme une expression courante pour vanter les effluves particulièrement exquis que laisse dans son sillage odorant une femme élégante.

Les affections pulmonaires et des voies respiratoires se guérissent, à toutes les périodes, par l'emploi méthodique des Gouttes Liviennes de Trouette-Perret. Mieux vaut encore prévenir qu'il guérir ; pour se guérir et se préserver des rhumes, toux, bronchites, catarrhes, enrhumements, grippe, asthme, phthisie, tuberculose, etc. ; pour se fortifier les bronches, l'estomac et la poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux Gouttes Liviennes de Trouette-Perret. Ne se vend qu'en flacons de 3 francs dans toutes les pharmacies.

Cette semaine, on a vu défilé à l'Olympia tous les artistes de Paris qui venaient applaudir leurs merveilleux petits camarades du Théâtre des Fantoiches fantastiques. Décidément, après 1909... des Femmes !... rien que des Femmes !... c'est le gros succès !

Ce soir, aux Folies-Bergère, après la représentation de la revue, grand Gala de boxe de combat organisé au profit des sinistrés de Sicile : Sam Mac Vea contre Bill Rickard ; Adolphe contre Kid Davis.

Hors Paris

L'Exposition de l'Automobile de Bruxelles est l'occasion, pour la plus mondaine des marques françaises, la Lorraine-Dietrich, d'un véritable triomphe. Elle y a trouvé le grand succès qu'elle a connu au Salon de Paris. Elle a d'ailleurs été consacrée en Belgique par le noble souverain de ce pays voisin et ami, S. M. le roi Léopold II, qui possède déjà deux Lorraine-Dietrich.

Il n'y en a en vérité que pour elle en Belgique : les camions Lorraine-Dietrich ont fait merveille aux dernières grandes manœuvres de l'armée belge, ainsi que le certifie un témoignage du ministère de la guerre.

L'accueil fait, au Salon cette année, par la haute société belge aux Lorraine-Dietrich, prouve la vogue constante de la grande marque française.

De Monte-Carlo : « Le succès des concerts Ganne dépasse toutes les prévisions. La mode s'en est emparée, et c'est aux brillantes séances musicales dirigées magistralement par M. Louis Ganne que l'élite de la société mondaine se donne quotidiennement rendez-vous. C'est l'heure sélecte. Ces succès inouï justifiés pleinement. L'orchestre se compose d'une pléiade de premiers prix du Conservatoire, qui constituent un ensemble exceptionnel, et qui, lorsqu'ils jouent seuls, déclenchent des applaudissements enthousiastes. »

Mais ce qui fait la grande vogue de ces concerts, c'est surtout la présence de M. Louis Ganne au pupitre. Sa personnalité, universellement connue, sa maîtrise admirable de chef d'orchestre ont suffi pour que les concerts Ganne soient devenus, dès leur début, le grand événement quotidien.

De Saint-Sébastien : « Simple extrait du programme : En février, fêtes du carnaval : corsos carnavalesques, farandoles lumineuses, bataille de fleurs, concours de Tir aux pigeons (100.000 francs de prix), Courses de taureaux, régates et fêtes nautiques. Au Grand Casino : soirées artistiques, bals parés et masqués, bals d'enfants, fêtes fantastiques de nuit. On peut se

procurer dès maintenant sur ce splendide programme, dont il sera reparlé, des renseignements détaillés en en faisant la demande au secrétariat du Grand Casino. »

Nouvelles à la Main

— Qu'y avait-il dans les journaux d'hier ?
— Un mouvement sismique et un préfectoral.

— Le grand travail que M. Picard prépare sur la marine comprendra deux parties : les plans des vaisseaux en chantier et la liste des bâtiments perdus ou avariés.

— Profils et pertes...
Le Masque de Fer.

POUR LES VICTIMES D'ITALIE

Notre Souscription

Dix-septième liste des sommes reçues par le Figaro pour la Société de secours aux blessés :

Mme J.	20 »
Le personnel du service de M. le	
Correspondance Paris, aux	
Grands Magasins du Louvre	23 40
Une anonyme	5 »
Anonyme	20 »
Anonyme	5 »
Suzanne, Denise, Jenny et leur	
parallèle	100 »
M. et Mme Biederman (de	
London)	400 »
M. et Mme Léon Beaujour	50 »
M. P.	20 »
Docteur Carcopino	40 »
Emile Babillon	20 »
Mlle Marthe Fontaine	5 »
G. M.	40 »
Total...	388 40
Listes précédentes	95 847 »
Total général	96 235 40

Le Monde & la Ville

SALONS
— Le ministre de Belgique et Mme Le Ghaï ont donné, avant hier, un grand dîner diplomatique et mondain, dans leur hôtel de la rue de Berri. Les convives étaient :

Le ministre des affaires étrangères et Mme S. Pichon, M. de Nidollet, ambassadeur de Russie, Naoum-pacha, ambassadeur de Turquie ; le ministre de l'Argentine et Mme Ernesto Bosch, le ministre des finances et Mme Caillaux, M. et Mme de Lamoignon, comtesse de Rostang, prince et princesse de Poggio-Suasa, comtesse Pillet-Will, M. et Mme Deffrance, comte et comtesse Nostitz, marquis d'Argenson, M. Fournier-Sarlovèze, etc.

Brillante matinée, hier, chez Mme Marcel Saut-Germain, directeur du général d'Oran. On a applaudi successivement :

— L'orchestre de Frédéric Mété, Mlle Malcy Colas de l'Opéra-Comique, qui a fait valoir sa belle voix dans *Adorable mensonge*, de Frédéric Mété et *Cavalleria Rusticana*, de Mascagni, le professeur Edmund Lucini, un violoniste, grand maître dans *Prélude* de Rostang, prince et princesse de Poggio-Suasa, comtesse Pillet-Will, M. et Mme Deffrance, comte et comtesse Nostitz, marquis d'Argenson, M. Fournier-Sarlovèze, etc.

Une réception restreinte a suivi le dîner. Parmi les invités :

Le ministre de Serbie et Mme Vessitch, le ministre de Bulgarie et Mme Stancoff, comte et comtesse Jean de Castellane, comte et comtesse de Lamoignon, comtesse de Rostang, prince et princesse de Poggio-Suasa, comtesse Pillet-Will, M. et Mme Deffrance, comte et comtesse Nostitz, marquis d'Argenson, M. Fournier-Sarlovèze, etc.

La maîtresse de la maison recevait ses nombreux invités avec sa bonne grâce habituelle et l'on ne s'est séparé que très tard.

— Très courus les sa-bridge, chez Mme Charles Carroll, dans ses salons de l'avenue Vanneau. Parmi les joueurs :

— Marquis de Talleyrand-Périgord, comte et comtesse Nostitz, Lady Barclay, M. et Mme Perry Belmont, prince et princesse de Poggio-Suasa, comtesse de Saint-Roman, princesse de Lysant, Mme Ephrussi, Mme et Mlle Xanthopoulos, comtesse de Constantinople, prince Nicolas de Hohenlohe, comte Dönhoff, etc.

— Mme Negroponte avait ouvert avant-hier ses salons de l'avenue Malakoff et en faisait les honneurs à ses invités, aidée de ses filles, Mme Economos et Mlle Negroponte.

La réception très brillante fut corsée de bridge. Parmi les joueurs :

— Princesse Soutzo, Mme Delyanoff, comtesse de Villeneuve, Mme Le Ghaï, marquises de Massa du Tillet, de Reverseaux, de Broc, de Baillou, comtesses de Talleyrand-Périgord, d'Andlau, de Paris, de Banneville, Alfred de la Roche-Foucauld, de Castiglia, de Lau, S. de Castiglia, Mme Marcel-Singer, de Yurbe, Guyon, N. Mac-Cormick, princesse de Poggio-Suasa, M. et Mme Perry Belmont, Ch. Carroll, M. et Mme Fournier-Sarlovèze, barons D. Léon-Rothschild, d'Eugénie, de Soubray, de Baye, Christian de Baulny, vicomtesse de Verneux, comtesse Bertrand de Durfort, prince Henri de Broglie-Revel, M. de Navenne, R. de Montbarcken, M. et Mme Jacques Nicholson, M. et Mme de Constantinople, prince Nicolas de Hohenlohe, comte Dönhoff, etc.

— Beaucoup de monde au théâtre de la comtesse Brunel, née Clermont-Tonnerre. Citons au hasard :

— S. A. la princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve, Mme Le Ghaï, marquises de Massa du Tillet, de Reverseaux, de Broc, de Baillou, comtesses de Talleyrand-Périgord, d'Andlau, de Paris, de Banneville, Alfred de la Roche-Foucauld, de Castiglia, de Lau, S. de Castiglia, Mme Marcel-Singer, de Yurbe, Guyon, N. Mac-Cormick, princesse de Poggio-Suasa, M. et Mme Perry Belmont, Ch. Carroll, M. et Mme Fournier-Sarlovèze, barons D. Léon-Rothschild, d'Eugénie, de Soubray, de Baye, Christian de Baulny, vicomtesse de Verneux, comtesse Bertrand de Durfort, prince Henri de Broglie-Revel, M. de Navenne, R. de Montbarcken, M. et Mme Jacques Nicholson, M. et Mme de Constantinople, prince Nicolas de Hohenlohe, comte Dönhoff, etc.

— Tour de boston, le dimanche 7 février, de trois heures et demie à sept heures, chez Mme Henry Morin, dans son hôtel de la rue Lalo.

— Au dîner diplomatique donné par M. Crozier mercredi dernier et dont nous avons publié un compte rendu télégraphique, ajoutons ces autres renseignements.

La table, dressée dans la grande galerie des glaces était ornée à profusion de roses roses, dissimulant de petites lampes électriques. Les convives étaient :

— Baron et baronne d'Ehrenthal, ambassadeur d'Allemagne et Mme de Tschirsky, de Avana, sir F. Cartwright, M. Francis, Reschid-pacha, comte Choloniewsky, grand-maître des cérémonies, comtesse Godeau, comte de Hohenlohe, comte de Grovestins, marquis de Laborde, etc.

— Tour de boston, le dimanche 7 février, de trois heures et demie à sept heures, chez Mme Henry Morin, dans son hôtel de la rue Lalo.

— Au dîner diplomatique donné par M. Crozier mercredi dernier et dont nous avons publié un compte rendu télégraphique, ajoutons ces autres renseignements.

La table, dressée dans la grande galerie des glaces était ornée à profusion de roses roses, dissimulant de petites lampes électriques. Les convives étaient :

— Baron et baronne d'Ehrenthal, ambassadeur d'Allemagne et Mme de Tschirsky, de Avana, sir F. Cartwright, M. Francis, Reschid-pacha, comte Choloniewsky, grand-maître des cérémonies, comtesse Godeau, comte de Hohenlohe, comte de Grovestins, marquis de Laborde, etc.

— Tour de boston, le dimanche 7 février, de trois heures et demie à sept heures, chez Mme Henry Morin, dans son hôtel de la rue Lalo.

passer quelques semaines à Villamanrique chez sa mère Madame la comtesse de Paris.

— S. A. R. la princesse Milena de Montenegro et sa fille la princesse Xenia ont quitté l'hôtel Maurice ce matin, après un séjour de trois mois.

— LL. AA. RR., accompagnées par le colonel Popovitch, rentreront au Montenegro, et elles ne s'arrêteront qu'une ou deux nuits à Montreux.

— Le roi d'Angleterre étant attendu à Biarritz au commencement de février, on lui prépare ses appartements à l'hôtel du Palais. Sa Majesté y restera trois ou quatre semaines et profitera de son séjour pour rendre visite au roi d'Espagne à Saint-Sébastien, à moins que ce ne soit à Séville, pendant la croisière en Méditerranée que doivent faire les souverains anglais après leur départ de Biarritz.

— M. André de Fouquières, l'un des hommes les plus répandus du grand monde parisien, a été atteint d'une fièvre typhoïde assez grave. Nous faisons des vœux pour sa prompte et complète guérison.

— La princesse Schachovskoy-Strechneff va se rendre incessamment en Sicile, pour contribuer elle-même des vêtements et des secours aux victimes de la catastrophe de Messina.

— Elle a mis dans ce but une somme considérable à la disposition des personnes chargées de l'achat des vêtements.

— La comtesse Ghirelli, née Gabrielle del Sarte, nous fait savoir qu'elle n'a rien de commun avec la personne qui se fait appeler comtesse Alba Ghirelli.

— La comtesse Lydia Rostopchine vient de donner à Washington sa première conférence sur l'incendie de Moscou. Elle a eu lieu dans la salle de l'hôtel Arlington, habité par la comtesse, où se trouvait réunie l'élite de la société de la capitale.

— Aux premiers rangs, presque tous les membres du corps diplomatique. A la droite du baron de Rosen, était l'ambassadeur d'Italie et la baronne Mayors des Planches, à sa gauche, la baronne Elisabeth de Bode.

— Parmi les autres assistants :

— L'ambassadeur de France et Mme Juserand, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et la baronne Wladimir, les ministres des Pays-Bas, de Belgique, de Colombie, de Perse, de Bolivie, de l'Argentine, du Guatemala, de l'Uruguay, la vicomtesse de Martel, prince Koudachoff, baron Stael de Holstein, M. Boris de Struve.

— Le succès de la conférence fut aussi grand que mérité.

— La comtesse Rostopchine est partie pour New-York, où elle donnera une série de conférences.

— Jeudi soir, à l'Elysée-Palace, a été faite la fête de vingt-cinq années de service de M. Camille Chouffart, directeur de la Compagnie des Wagons-Lits, dont nous avons annoncé la récente promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur.

— Un dîner de cinquante couverts, présidé par le comte de Ségur-Lamoignon, vice-président du Conseil d'administration, réunissait les membres du Conseil et les hauts fonctionnaires de la Compagnie.

— L'étranger arrivé à Londres qui aurait jeté un coup d'œil à la Claridge's Restaurant, hier soir, aurait eu peine à croire que nous sommes, en ce moment, dans le mois qui passe pour le moins animé de l'année à Londres, car toutes les tables étaient occupées, et la plupart par des personnages des plus notoires.

— L'hon. Mme Saint-John Mildmay et sir John Maynard, avant d'aller à dîner, ont réuni un nombre d'amis parmi lesquels le comte d'Edmon, l'hon. M. Arthur Hamilton Russell, le capitaine et Mme Albermarle Caton, miss Wallington et M. Hay Drummond.

— Un peu plus loin, le duc de Manchester dînait avec quelques amis. A une autre table se trouvaient le capitaine et Mme Smiley.

MARIAGES

— Hier a été célébré à Saint-François-de-Sales, au milieu d'une affluence considérable, le mariage de Mlle Marie-Louise Bara, fille de M. Bara, associé d'agent de change avec M. Louis Ravello de Tovar.

— Témoin de la très jolie mariée : M. Lecomte, agent de change et notre confrère et ami Wampas ; du marié : MM. d'Espine et de Renoucourt.

Après la cérémonie religieuse une très brillante réception a eu lieu chez Mme Théodor Ravello, née de Tovar, dans ses salons de la rue Lamennais.

— On vient de célébrer à Limoges, en l'église Saint-Pierre-du-Quayroix, le mariage de M. Henri Brugère, capitaine au 63^e régiment d'infanterie, substitut près le Conseil de guerre au 12^e corps d'armée, néveu du général Brugère, avec Mlle Marie-Louise Lajont.

— Les témoins de marié étaient le général Brugère, son oncle, et Mme Madeleine Barthelemy ; ceux de la mariée : M. Gabriel-André Lajont et M. Jules Boudet de la Bernardie.

AU PAYS DU SOLEIL

— Le grand duc Michel Michailovitch et la comtesse Torby, venant de Londres avec leurs enfants, sont arrivés hier matin à Cannes et sont descendus à leur villa Kasbeck.

DEUIL

— Le vendredi 23 janvier, on célébrera à Notre-Dame un service anniversaire pour le repos de l'âme de S. Exc. le cardinal Richard.

— Nous apprenons la mort de Mlle Pierre Gosselin, de Vaillant de Huelles, belle-sœur de M. André Buffet, décédée hier matin à Paris, 30, rue de Lille, à l'âge de vingt-huit ans, laissant trois enfants en bas âge ; — De M. Miguel Vengoechea décédé à Paris. Ses obsèques ont été célébrées hier à Saint-Honoré d'Eylau ; — De M. Emile Tournelle, avocat à la Cour d'appel, décédé à Paris, rue Honoré-Chevalier, à l'âge de soixante-quatre ans. Ses obsèques ont été célébrées à Saint-Sulpice. Le défunt était le père de MM. Maurice et Louis Tournelle, le frère de M. Jules Tournelle, avocat près la Cour d'appel ; le beau-père de M. Antoine Durand, architecte divisionnaire honoraire de la Seine et de M. Paul Beau, ministre de France à Bruxelles ; — De M. Guilbert, décédé à Paris, 224, boulevard Saint-Germain, à l'âge de soixante-dix ans, hier matin, à Saint-Thomas-d'Aquin ; — De M. Camille Dumas, décédé au château de Fontenilles, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Les obsèques ont été célébrées à l'église de Lezoux.

Ferrari.

A l'Etranger

L'Autriche et l'Italie
Rome, 22 janvier

Le refus du gouvernement autrichien d'autoriser la création d'une université italienne à Trieste est vivement commenté par les journaux italiens ; la création d'une université à Vienne ne résout pas la question, attendu qu'à Vienne on ne parle qu'allemand.

L'Autriche, dit le *Message*, a perdu l'occasion de se concilier les sympathies de l'Italie.

min n'ont aucune valeur si elles ne sont pas vivifiées par les sentiments des peuples.

« L'Autriche se croit, dit-il, plus forte militairement que l'Italie, aussi lui refuse-t-elle toute concession ; si demain l'Italie devient forte militairement par le fait d'une politique étrangère énergique, Trieste aura son université. »

Il paraît que le comte Lutzow, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, avait conseillé à son gouvernement de donner satisfaction à l'Italie afin de ne pas compromettre davantage l'alliance, et les premiers pourparlers laissent même croire que le gouvernement de Vienne était disposé à entrer dans cette voie. La désillusion est d'autant plus grande et on est surtout péniblement impressionné par l'obligation imposée aux étudiants italiens de connaître la langue allemande.

Plusieurs interpellations sont annoncées à la Chambre sur cette question. — *FELIX.*

La crise orientale

Londres, 22 janvier.

Sir Edward Grey a prononcé à Coldstream un discours dans lequel il a rappelé d'abord que les quelques mois qui viennent de s'écouler, ont été remplis d'inquiétude.

« Je dois mentionner avec satisfaction, a-t-il dit, que l'accord est intervenu, au moins en principe, entre l'Autriche et la Turquie. Ce serait trop de déclarer que le ciel est serein ; mais il y a lieu d'espérer que l'exemple de conciliation donné par l'Autriche et la Turquie, servira à aplanir les difficultés. »

« L'accord anglo-turc augmente considérablement les chances de succès de la Conférence. Non seulement, voudrais-je voir la guerre évitée, mais je désire aussi que la confiance entre les puissances alliées s'accroisse à la suite des discussions entre diplomates. Les résultats atteints jusqu'ici ne manquent pas d'éléments favorables, et j'espère que la visite du roi Edouard à Berlin augmentera en Allemagne la confiance dans nos bonnes intentions et notre bonne volonté. »

« Nos discussions avec la France et la Russie ont abouti à la confiance, à l'amitié et à la paix dans les questions d'Orient, de même que dans d'autres questions et dans les récentes difficultés, l'Allemagne et l'Italie alliées de l'Autriche ont certainement travaillé en toute sincérité pour la paix et se sont efforcées d'éviter tout risque de froissement. »

« Le succès de la conférence fut aussi grand que mérité. »

« Le succès de la conférence fut aussi grand que mérité. »

« Le succès de la conférence fut aussi grand que mérité. »

PAR FIL SPÉCIAL

Par Albert GUILLAUME



On cause de l'affaire X, Y ou Z

— Dites-moi, mon cher commandeur, après avoir si bien défendu les femmes, ne conviendrait-il pas de défendre un peu les maris ?... Depuis quelque temps, je trouve qu'on nous assassine, qu'on nous empoisonne ou qu'on nous étrangle beaucoup !...

La nouvelle sécurité des familles

— Vous avez vu qu'Orville Wright et sa sœur étaient dans le rapide de Pau tamponnés ?
— Oui, oui... Comme il devait leur tarder d'être enfin en sûreté dans leur aéroplane !...

Misanthropie

— Si monsieur veut, j'ai peut-être que monsieur la grippe ?
— Non, non ; je connais les amis : ils viendraient me soigner !... Dites que je suis parti en Calabre, c'est plus chic... et je leur permets d'aller m'y rejoindre...

A quoi rêvent les petites filles

— Et toi, Lily, quand tu seras grande, tu seras contente de te marier aussi ?
— Oh ! moi, j'aimerais mieux être veuve !...

L'Académie des sciences de Paris a accordé en 1907 au professeur Korn le prix Paillat précisément pour ses travaux théoriques.

COURTES DÉPÊCHES

— L'empereur d'Allemagne a reçu hier le prince de Bülow, qui lui a présenté un assez long rapport.

— Tous les souverains allemands se rendront à Berlin mercredi prochain 27 janvier, à l'occasion du cinquantième anniversaire de Guillaume II. Seul le prince régent de Bavière, en raison de son grand âge, se fera représenter par son fils aîné.

— Le Tsar a nommé, dit-on, l'amiral Voevodsky, ancien directeur de l'Académie navale, ministre de la marine.

— Ali-Haidar-bey, fils de Midhat-pacha, est nommé ministre de Turquie à Madrid.

— Le docteur Ritter, ministre de Suisse à Tokio, est nommé ministre à Washington, en remplacement du docteur Vogel, démissionnaire.

— Le vali de Bassora a avisé la Porte que l'Angleterre avait acheté de vastes terrains dans le golfe Persique pour s'assurer la possession de points stratégiques.

— Tous les ambassadeurs des grandes puissances à Constantinople, sauf celui d'Angleterre, ont accepté la proposition de la Porte de donner aux officiers étrangers de la gendarmerie macédonienne trois mois de solde par règlement de tout compte.

— La Chambre des représentants des États-Unis a voté par 458 voix contre 405 la construction de deux nouveaux cuirassés.

— Plusieurs journaux de Berlin annoncent une grande manifestation socialiste pour le 27 janvier, jour de l'anniversaire de l'Empereur.

Figaro à Londres

M. Joseph Chamberlain fait annoncer qu'il se représentera à Birmingham aux prochaines élections générales.

Sir Arthur Conan Doyle, qui a été assez sérieusement malade, est entré en convalescence.

Amérique latine

DANS LA BOLIVIE

La Paz, 22 janvier.

Le cours du change. — Le cours du change d'aujourd'hui sur Londres se maintient au même niveau que la semaine dernière, soit 19 pence.

Tramways électriques. — Le service des tramways électriques de La Paz sera inauguré en juillet prochain, à l'occasion des fêtes de l'indépendance nationale.

Nota. — Désormais, les commerçants français en rapport d'affaires avec la Bolivie, trouveront, dans cette rubrique, le cours du change de ce pays sur Londres.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 22 janvier.

Immigration. — Le nombre d'immigrants arrivés en Argentine pendant le mois de décembre dernier a été de 50,000.

NOTES URUGUAYENNES

Le chemin de fer intérieur de l'Uruguay. — La commission des travaux publics de la Chambre des députés, conjointement avec deux membres de la commission des finances, MM. Rodríguez Larreta et Manini y Ríos, a terminé l'étude avant trait à la construction du chemin de fer intérieur de l'Uruguay, embranchement du chemin de fer panaméricain, pour lequel un contrat ad referendum avait été passé entre le gouvernement uruguayen et les représentants de la succession de l'empereur Juan José Castro.

Aux termes de cette convention, la Compagnie américaine, qui s'est rendue acquiescente des droits de la succession Castro, s'engage à construire la ligne du chemin de fer intérieur qui, prenant son point de départ à La Colonia, aboutit à San Luiz, sur la frontière du Brésil, tout près de la ville de Bagé, soit une étendue de 550 kilomètres.

En dehors de la ligne, la Compagnie construirait pour son compte le port de Colonia, en affectant à ces travaux et aux embarcations nécessaires au service du port la somme de 250,000 livres sterling. La Compagnie, en outre, devrait coloniser une superficie de cinq lieues de champs, en aménageant au pays 250 familles. Le service de garantie de 3 1/2 0/0 se ferait pour toute la ligne, à raison de 5,500 livres sterling par kilomètre.

Après une étude minutieuse des antécédents de ces travaux, la commission, à l'unanimité, s'est prononcée pour la concession, en modifiant certaines clauses de la convention signée avec le gouvernement.

On n'accordait de garantie que pour le tronçon de ligne qui va de Durazno à la frontière ; la Compagnie construisait le port de Colonia dans les conditions déjà stipulées ; au lieu de cinq lieues de champs, elle coloniserait le triple de cette étendue, soit 40,000 hectares, en introduisant au pays au moins mille familles.

Dans la réunion tenue par la commission, à laquelle assistaient MM. Crocker et Bright, représentants de la Compagnie de construction, cette affaire a été réglée définitivement. La seule difficulté actuelle porte sur le désir d'étendre le tronçon garanti jusqu'à Villa de Trinidad.

LA CHAMBRE

Vendredi, 22 janvier.

INTERPELLATIONS

On dirait que les députés attendent les accidents pour y accrocher des discours complémentaires, autrement dit des discours. C'est ainsi que M. Senac interpelle aujourd'hui sur la catastrophe de Grisolles. Il la raconte, il l'analyse, il la commente, il adresse des compliments à M. Barthou. Son but est d'établir les responsabilités, comme si d'autres que lui n'étaient pas chargés de ce soin.

Quelle est la cause du déraillement ? Problème troublant, dit-il, et difficile à résoudre. Alors pourquoi en chercher la solution à la tribune ?

M. Senac n'admet pas qu'un rail ait cédé : « ce serait à désespérer de l'avenir des chemins de fer ». Il aime mieux accuser la Compagnie : la voie était en mauvais état ! Des sanctions s'imposent ! Faut-il racheter le réseau ? Non !

Après la leçon qui se dégage du rachat de l'Ouest, l'orateur se met à la bien raison, il a tellement raison que, prise en flagrant délit, la majorité le conspu. Elle ne l'approuve que quand il attaque la Compagnie. Alors elle boit du lait. C'est un curieux état d'esprit, une prévention enracinée, une perpétuelle mauvaise humeur contre ce qu'elle appelle la grande féodalité financière.

M. Senac n'est pas ennemi d'une douce proximité. La Chambre, un peu ironiquement, la lui passe et même l'y encourage. D'ailleurs, elle l'a invité à se reposer pour lui permettre de prolonger deux heures durant ce qui pouvait facilement être exposé en vingt minutes. Il apprécie cette complaisance, il en use et elle s'en amuse.

A la reprise, l'orateur rappelle que le ministre des travaux publics a adressé à la Compagnie des injonctions répétées ; mais quels résultats ont-elles produits ? La situation, dit-il, est réglée par les conventions de 1883 que l'on a appelées tantôt libérales, tantôt scélérates.

Sont-elles libérales ? Sont-elles scélérates ? Mystère ! Enigma ! Tempête sous les crânes ! Au fond, cela dépend des goûts ; mais M. Senac fait son compte et les trouve plutôt scélérates. Elles grevent l'Etat... Prenez garde, dit Senac, vous allez devenir rachetés ! Et vous avez reconnu vous-même ce qu'il en coûte.

Il est cinq heures et demie, et ce vieil enfant gâté de la Chambre est toujours à la tribune. Il parle, il lit, il lit, il parle. Il a devant lui un tas de papiers, tout un grimoire. Son inépuisable est grande. Il n'est pas que la Compagnie, avant l'expiration de sa concession, puisse faire face à ses affaires. Il cite des chiffres, encoque des chiffres. Il jure qu'elle est incapable de s'en tirer.

Mais quoi ! Le voilà maintenant qui, après avoir accusé, excuse. Que voulez-vous, s'écrie-t-il, cette pauvre Compagnie ! on lui impose tant de mauvaises lignes ! Et il entre dans le détail.

Six heures sonnent, et l'auditoire, devenu rare, donne quelques signes d'impatience ; mais M. Brissot, pince-sans-rire, félicite la Chambre de l'attention passionnée qu'elle prête aux développements de M. Senac.

Ainsi complimenté, l'orateur s'espace sur le canal des Deux-Mers, sur Paris port de mer, etc. Toutefois, il finit, parce qu'il faut finir. M. Barthou répond à l'interpellateur avec une judicieuse brièveté dont son interlocuteur ne lui a pas donné l'exemple. La catastrophe de Grisolles est bien due à la rupture d'un rail qui a été brisé en trente-cinq morceaux ; ils ont été mis sous scellés. La traverse n'était pas pourrie. C'est à la justice qu'il appartient de déterminer les responsabilités.

En ce qui concerne les critiques dirigées contre la Compagnie du Midi, la Chambre peut être assurée que toutes les mesures seront prises, à la suite d'interpellations très nettes que le ministre a eu soin de lui adresser. Que demander de plus ? Au reste, M. Senac lui-même avait l'air très content ; il l'est toujours.

M. Sireyrol, député de la Dordogne, a plaint les réservistes de son département qui ont été victimes de la catastrophe et s'est plaint d'une certaine indifférence que le deuil des familles a rencontré, suivant lui, chez les gros bonnets de la Compagnie. Il n'a pas résisté au plaisir de flétrir l'état-major. Penchant fâcheux, mais très répandu ! Pourquoi voulez-vous que le cœur des chefs soit inaccessible à la pitié ?

Un ordre du jour de confiance a été voté, sans scrutin, à M. Barthou. C'est

M. Senac lui-même qui l'a rédigé. Quand je vous le disais, que cet homme était un brave homme !

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

LE SALAIRE DES OUVRIERS

Après avoir écouté avec complaisance les doléances de M. César Duval, qui se plaint de ne pas être validé, sous prétexte que l'élection d'un de ses collègues de la Haute-Savoie est contestée, le Sénat a abordé la discussion générale de la proposition de loi sur le paiement des salaires des ouvriers.

M. Maxime Lecomte a rappelé que cette proposition, votée par la Chambre le 5 novembre 1892, a été modifiée par le Sénat, qu'elle a subi en 1898 de nouveaux changements, en 1901 d'autres encore et qu'en résumé elle revient aujourd'hui devant la haute assemblée encore modifiée.

Mais cependant l'accord entre la commission sénatoriale et le gouvernement est à peu près assuré. Il espère que le Sénat réalisera enfin une mesure législative impatiemment attendue par le monde des travailleurs.

On passe à la discussion des articles. L'article 1 est adopté, l'article 2 est renvoyé à la commission et l'article 3 est adopté.

Sur l'article 4 (retenues et amendes infligées par les patrons aux ouvriers), M. Viviani, ministre du travail intervient et demande au Sénat de proscrire législativement l'usage de ce moyen de contrainte.

Le rapporteur ne partage pas la manière de voir du gouvernement, d'autant plus que la commission a pris dans son texte toutes les précautions indispensables pour éviter les abus. L'amende ne peut dépasser en effet, le quart du salaire de la journée. Si on supprime ce moyen de contrainte, le patron sera obligé de congédier l'ouvrier qui perdra ainsi son salaire total. Enfin il ne faut pas désarmer le patron qui a la lourde responsabilité des risques professionnels.

Cette thèse de l'honorable rapporteur n'est pas approuvée par M. Gaston Menier qui fait spirituellement observer au Sénat que les amendes frappent en général toujours les mêmes ouvriers sans les amender. Après avoir longtemps appliqué le système des amendes, l'orateur qui est aussi un grand industriel a dû y renoncer, parce qu'il en a reconnu l'inefficacité. Et M. Gaston Menier conclut en déclarant que le système de l'amende rejait surtout sur la famille de l'ouvrier et que pour toutes ces raisons il se rallie à la manière de voir du ministre du travail.

Après quelques observations présentées par MM. Tournon, Flaissières et Félix Martin, le Sénat adopte les paragraphes 2 et 5 de l'article 4 et renvoie les autres à la commission. L'article 5 est réservé et l'article 6 est adopté.

Le Sénat adopte ensuite l'article unique du projet de loi tendant à l'extension du régime de l'admission temporaire de la paraffine destinée à la fabrication des bougies et des papiers glacés pour l'exportation.

Séance mardi.

Auguste Avril.

REPRÉSENTATION DISPROPORTIONNELLE

Hier à Paris arrivait une bonne nouvelle. — observez qu'en ce moment les bonnes nouvelles sont aussi rares que les passants dans la rue Vienne au dimanche de Musset — une nouvelle d'abord assez timide et qui redoutait les plaisanteries, mais qui s'enthousiasmait peu à peu en approchant du Palais Bourbon :

Légitimus revient.

Légitimus, l'invisible et l'insaisissable, qui restait caché dans la savane comme un Corse dans le maquis, le député fantôme, le monsieur en noir des légendes parlementaires... il revenait, ayant obtenu l'assurance qu'il ne serait pas arrêté pendant la présente session parlementaire...

Quelle imprudence ! Revenir ainsi, au milieu de janvier. N'a-t-il donc pas d'amis pour lui apprendre qu'après ces quelques jours de simili-printemps, le vent du nord souffle de nouveau et amasse dans le ciel une neige antimunicipale ? Mais Pâques arrivera avant qu'il ne retrouve son pupitre ; puis la Trinité passera et viendront les grandes vacances. Denique tandem !

Le temps de reprendre le paquebot et tout de suite, les élections de 1910, la bataille à Pointe-à-Pitre. Pourquoi ce voyage ? Une seule explication plausible.

M. Légitimus ne sait pas exactement ce qu'on entend par représentation proportionnelle.

Heureusement, Paris est grand. Cela nous aide à supporter les horreurs de la guerre civile. Tantôt, on siffle au Théâtre-Français ; tantôt, on se cogne au quartier Latin. Evidemment, c'est fâcheux ; mieux vaudrait que tout le monde fût d'accord. Mais enfin, à eux tous, ces manifestants ne gênent pas autant la circulation générale que M. de Pontich tout seul, quand il s'y met.

Que les étrangers se rassurent ! Les gens d'humeur paisible ne courent chez nous aucun danger. On n'arrête pas encore les passants au coin des maisons, revolver au poing, pour leur demander ce qu'ils pensent de M. Thalamas. Cela n'est peut-être si inutile à dire. Le temps n'est pas si loin, en somme, où l'Europe entière tremblait devant le fort Chabrol. On recevait alors des lettres éperdues d'amis lointains, qui disaient en leur effroi : « Est-ce vrai que votre gouvernement veut mettre Paris en état de siège ? J'attends des renseignements sérieux et tout à fait confidentiels. Dans l'incertitude où nous sommes, vous m'approuverez certainement de rester chez moi... » Et nous de rire ! Nous savions bien que les omnibus étaient obligés de faire un crochet pour aller à la gare de l'Est. Mais quoi de plus gai ? Nous ne le prenions pas très au sérieux, ce fort Chabrol.

Nous avions tort. Les étrangers prennent tout au sérieux, y compris les « émeutes » du quartier Latin. Ils ne se rendent pas compte. S'ils avaient diné comme moi, hier soir, avec un jeune rhétoricien, ancien élève de M. Thalamas dans un grand lycée de Paris, ils sauraient combien nos mœurs publiques sont en train de gagner en sagesse et en dignité. Ce jeune homme m'a dit : « Lorsque ce professeur émettait des opinions historiques ou géographiques blessantes pour nos sentiments personnels, nous ne discutons pas, nous sortions de classe... »

Procédé courtois ! Fier exemple !

NOTRE

PAGE MUSICALE

Au cours de sa longue et glorieuse carrière, Reyner n'a écrit que fort peu de mélodies. Il était trop intensément homme de théâtre et compositeur lyrique pour apprécier le charme de la musique intime. Son vaste cerveau ne concevait que des grandes fresques musicales et ne pouvait se complaire dans un art plus méticuleux et plus superficiel. L'auteur de *Sigurd* se laissait pourtant tenter quelquefois par les nombreuses sollicitations dont il était l'objet.

Il y a une dizaine d'années, je fus le voir un matin dans son petit appartement de la rue de La Tour-d'Auvergne. Je le trouvai fumant sa pipe et pestant contre une voisine qui, du matin jusqu'au soir, chantait — et de quelle façon ! — une romance d'une banalité désespérante.

— Si seulement elle pouvait changer d'air, me dit-il, ce serait toujours ça de gagné !

— Faites-lui une mélodie.

— Entendez douze heures par jour ma

propre musique... pour le coup, je m'en irais !

— Au moins, composez une mélodie pour le *Figaro*. Ce serait une si belle première pour notre page musicale !

Ma demande était indiscrète, sans doute : elle fut fort mal accueillie. Mais comme l'illustre compositeur était au fond le plus brave homme du monde et qu'il savait combien il nous ferait plaisir, il m'écrivait quelques semaines plus tard : « J'en ai fait deux : il y en a une pour vous, et l'autre pour mon éditeur Choudens. »

La première de ces mélodies parut à cette époque dans le *Figaro* ; la seconde y figure aujourd'hui. Toutes deux portent l'empreinte de ce génie plein de noble sincérité et de ce cœur qui trahissait parfois une tendresse insoupçonnée.

J'ai pensé que la publication de cette page oubliée serait notre modeste hommage à la mémoire du grand musicien.

René Lara.

Prime aux abonnés d'un an

Nous rappelons que le dernier délai, pendant lequel les abonnés d'un an auront droit à une de nos admirables estampes d'art, prendra fin le 28 février 1909. Voici le titre de ces estampes dont un tirage supplémentaire a été fait à l'intention de nos abonnés :

Fraudeur, de Clairin.
Jacob et l'Ange, de Gustave Moreau.
Le Coup de canon, de Ziem.
Le Lac de Nemi, de Corot.
L'Embaras du choix, de Roybet.
Le Soir, de Chaigneau.
La Sortie du port, de Th. Weber.
La Faneuse, d'Emile Adan.

Les abonnés de Paris et des départements pourront en demander l'expédition en ajoutant au prix de l'abonnement l'envoi d'un franc, pour frais de poste, de recommandation et d'emballage ; les frais sont de deux francs pour les abonnés de l'étranger.

En conséquence, chaque abonné devra nous adresser, pour avoir la prime gratuite :

Abonnements d'un an à Paris..... 61 fr.
— Départements..... 76 fr.
— Etranger..... 88 fr.

LE MONDE RELIGIEUX

La Diocésaine de la Gironde

Les morts vont vite... Et aussi, parfois, leurs œuvres. Le cardinal Lecot était à peine enterré, que le Souverain Pontife nommait à l'archevêché de Bordeaux le cardinal Andrieu, évêque de Marseille, dont le premier mouvement — je puis l'affirmer — fut d'ailleurs de refuser ce grand honneur et cette charge très lourde, mais qui dut céder presque aussitôt à la volonté nettement exprimée de Sa Sainteté.

Et voici que le cardinal Andrieu, avant même d'être installé sur le siège primordial d'Aquitaine, prononce l'arrêt de mort de cette association diocésaine de la Gironde qui représentait encore, aux yeux du défunt archevêque et d'un certain nombre d'incorrigibles optimistes, la grande espérance de paix entre l'Eglise et l'Etat.

Il faut dire que la suppression de l'association diocésaine de la Gironde est tout à fait dans la logique d'une situation qui a du moins le mérite d'être absolument tranchée, et que du jour où il devint évident que l'Eglise de France, sauf le cas invraisemblable d'un voyage de notre gouvernement à Canossa, était condamnée sans retour à vivre, tant bien que mal, et plutôt mal, hors la loi, cette association n'avait plus aucune raison d'être et constituait même, étant seule de son espèce, la plus étrange anomalie.

Sans doute Pie X la bénissait de temps à autre — en moyenne trois ou quatre fois par an. Et le cardinal Lecot, à chaque fois, s'efforçait de publier dans l'organe religieux de l'archidiocèse cette bénédiction. Mais on savait, d'autre part, que Pie X avait rigoureusement interdit aux collègues du cardinal Lecot de créer des associations similaires, ou même leur avait ordonné de les dissoudre si elles existaient déjà. Il était donc de toute évidence que si le Pape tolérât, jusqu'à la bénédiction inclusive, l'asso-

ciation diocésaine de la Gironde, il ne se proposait là rien de plus que de ménager l'amour-propre d'un prince de l'Eglise.

Qu'était-ce donc, enfin, que cette diocésaine qui a fait couler tant d'encre et qui eut même un jour les honneurs d'une séance publique à la Chambre ? Ce jour-là, M. Briand, ministre des cultes, déclara que le cardinal Lecot avait fait — tel M. Jourdain de la prose — une vraie culture sans le savoir.

Etait-elle vraiment cela, la diocésaine du cardinal Lecot ? De graves juristes, réunis en congrès à Périgueux, venaient de décider quelle l'était en effet, mais cette décision n'avait point, si je ne me trompe, rallié à beaucoup près, l'unanimité des suffrages. Toutefois je crois bien me rappeler que M. Groussau se déclara formellement pour l'affirmative. Or, Rome ne compte pas les avis, elle les pèse, et ceux de M. Groussau sont, au regard du Saint-Siège, d'un tel poids qu'ils emportent toujours le plateau de la balance.

Culturelle, la diocésaine de la Gironde l'était, assurément, au moins... *secundum quid*, car elle avait essentiellement et statutairement pour objet l'entretien du clergé, lequel rentre bien, sans nul doute, dans les attributions de l'authenticité culturelle, puisque celle-ci est définie par la loi, « une association formée en vue d'assurer l'exercice d'un culte ». Il est évident qu'on n'assurerait pas l'exercice d'un culte si l'on n'assurait point d'abord l'entretien de ses ministres.

En outre, bien que la diocésaine de la Gironde ne se réclamât, foncièrement, que de la loi de 1901 sur le contrat d'association, ses initiateurs s'étaient mis en règle, à tout hasard, avec certaines dispositions de la loi de 1905.

Enfin, si l'on envisage cette diocésaine, non plus en elle-même, mais, si je puis ainsi dire, dans sa cause finale, c'était une culture, et cela du propre aveu du cardinal Lecot qui ne la créait, disait-il, que pour préparer les voies aux futures cultures, « les richesses, au surplus, ne permettant de prévoir, et qu'en tout cas l'archevêque de Bordeaux certainement ne prévoyait pas.

Quoi qu'il en soit, la décision que vient de prendre le cardinal Andrieu ne causera pas, du moins dans les sphères dirigeantes de la diocésaine, une grosse surprise. On s'y attendait, on y était résigné d'avance.

A l'heure actuelle, m'écrivait le 14 janvier son dévoué secrétaire général, le vicomte de Pelleport-Burée, j'ignore absolument quelles sont les résolutions de Rome ; je ne connais pas davantage les intentions du cardinal Andrieu. Je suis résolu pour ma part à attendre les éventualités sans rien faire, sans rien dire, et à m'incliner devant les instructions qui seront formulées.

Les collaborateurs du vicomte de Pelleport-Burée avaient fait, eux aussi, leur sacrifice. J'ajoute que vraisemblablement le cardinal Andrieu, pour offrir à ses nombreux diocésains un pareil don de joyeux avènement, a dû recevoir du Saint-Siège à cet effet un mandat impératif.

Mort de l'abbé Olmer

M. l'abbé Olmer, chanoine titulaire, ancien curé de Saint-Laurent, vient de mourir. C'était une des personnalités les plus connues et les plus curieuses du clergé de Paris. D'origine israélite, il fut, dans son enfance, baptisé en *articulo mortis* par une servante catholique. L'enfant guérit. Ses parents attribuerent à cette guérison un caractère miraculeux et se convertirent eux-mêmes au catholicisme.

C'est Mgr de Ségur qui découvrit dans le jeune Olmer la vocation sacerdotale. Il est piquant de rappeler à ce propos cette boutade du vénérable prélat : « Je connais trois manières de gaspiller l'eau ; la première consiste à en mettre dans son vin, la seconde à laver une borne, la troisième à baptiser un juif ». Ce que voulait dire Mgr de Ségur, c'est que le baptême n'offrait pas certains signes distinctifs de la race. Et, en effet, l'abbé Olmer montrait dès cette époque une très spéciale, très caractéristique aptitude aux affaires et au maniement de l'argent.

L'abbé Olmer avait fait ses études au petit séminaire de Montmorillon, dans le diocèse de Poitiers. Mgr de Ségur préférait pour cette maison une prédication bien connue. Ordonné à Paris en 1864 — à vingt-cinq ans — le nouveau prêtre, après avoir exercé pendant quelque temps le ministère à Saint-Pierre de Montmartre, fut chargé par le cardinal Guibert de fonder une paroisse rue du

Rendez-Vous. Il donna à son église le nom de Sainte-Radegonde en souvenir de son passage dans le diocèse de Poitiers, où cette sainte est en grande vénération. Mais ses paroissiens s'obstinant à prononcer Sainte-Frédégonde, le curé changea ce vocable, et la nouvelle église fut définitivement dédiée à l'Immaculée-Conception.

L'abbé Olmer démissionna en 1889, ayant été peu de temps auparavant proposé par l'archevêque pour la cure de Montmartre, mais refusé par le gouvernement parce que, pressé de prendre possession, il avait fait, avant la lettre, acte de curé; reçut le camail de chanoine honoraire, fut nommé en 1895 curé de Saint-Laurent, démissionna encore en 1905 et devint alors chanoine titulaire. C'est à l'infirmerie Marie-Thérèse, maison de retraite du clergé, qu'il est mort.

Julien de Narfon.

La neutralité de l'école. — Voici un cas où des parents ont obtenu gain de cause sans avoir à recourir aux tribunaux. L'instituteur de Chaudenay-la-Ville (Côte-d'Or) avait manqué de diverses manières à la stricte neutralité que lui impose la loi. Réclamation des parents. On commence par n'en tenir aucun compte. Les parents insistent et en désespoir de cause reprennent leurs enfants. L'autorité académique se décide alors à intervenir, et l'instituteur est déplacé. Imaginez que ce cas n'est pas fréquent. Voilà pourquoi il le faut signaler. — J. DE N.

Les Camps d'instruction

J'ai exposé dans un précédent article comment il serait facile de remédier à la baisse de nos contingents annuels, conséquence de la diminution de la natalité en France. Nous aurons toujours au total, au moment de la mobilisation, plus d'hommes immédiatement disponibles que nous ne pourrions pratiquement en utiliser. L'essentiel est d'en avoir préparé l'emploi, par une judicieuse organisation générale de l'armée et d'en avoir surtout assuré l'encadrement.

Le nombre d'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, n'est pas tout à la guerre; il peut être largement compensé par la qualité. Aussi doit-on sans cesse s'efforcer d'augmenter le degré d'instruction des officiers, des gradés et des soldats de notre armée.

Or, ainsi que le fait très justement remarquer M. Monis dans son rapport du Sénat sur le dernier budget de la guerre, « notre armée ne dispose pas actuellement des moyens matériels nécessaires pour son instruction de guerre ».

Cette opinion peut paraître exagérée; elle est cependant tout à fait exacte, et on doit savoir infiniment gré à l'honorable sénateur d'avoir osé dire la vérité.

Ce qui manque surtout à nos troupes pour se perfectionner dans leur service de guerre, ce sont des terrains de manœuvres et des champs de tir suffisants.

Ces derniers sont pour la plupart d'une exiguïté invraisemblable. C'est à peine si, dans la très grande majorité des garnisons, ils permettent de tirer à 300 mètres. Comment, dans ces conditions, pourrait-on exercer nos fantassins à se servir d'une arme qui porte jusqu'à près de 3 kilomètres et est extrêmement meurtrière jusqu'à 1.200 mètres?

Il serait indispensable, pour que notre infanterie connût toutes les propriétés de son fusil, de doter chaque régiment d'un champ de tir susceptible d'être utilisé d'une façon courante pour les tirs jusqu'à 800 mètres au moins.

L'artillerie n'est du reste pas mieux pourvue. Les terrains sur lesquels elle exécute ses « écoles à feu » se réduisent presque tous à un long corridor de 500 mètres de large et de 6 à 7 kilomètres de long, absolument dénué, souvent

absolument plat, qui ne se prête à aucun exercice intéressant.

Les tirs que l'on peut effectuer sur de semblables emplacements diffèrent totalement de ceux que l'on aurait à exécuter dans la réalité. Nature des objectifs, mise en batterie et réglage, tout y est conventionnel.

Ces champs de tir ne peuvent être utilisés que pour le dressage des hommes de recrue. Ils sont complètement impropres à familiariser les officiers avec les divers genres de tirs qu'ils auraient à utiliser en campagne.

Seuls de grands camps d'instruction, mesurant une dizaine de kilomètres dans tous les sens, donnent la possibilité de préparer tout le personnel des différentes armes au rôle qu'il aurait à jouer en cas de guerre; car seuls ils permettent des évolutions en terrain varié avec exécution de feux réels.

L'idée des camps d'instruction n'est pas nouvelle. Après la guerre de Sept ans, de nombreuses troupes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie furent rassemblées chaque année, pendant plusieurs semaines, dans deux ou trois grands camps en Lorraine, pour y apprendre à manœuvrer en liaison, les uns avec les autres. Ces camps furent abandonnés à la fin du règne de Louis XVI.

Au milieu du siècle dernier on songea de nouveau à réunir pour leur instruction des unités de toutes armes et c'est alors que fut aménagé le camp de Châlons.

Aujourd'hui nous possédons un grand camp analogue à Mailly, et d'autres moins considérables à Sissonne et la Courteille. Il n'y a pas à se le dissimuler; ces camps sont totalement insuffisants. Comme on veut y faire passer le plus de troupes possible, celles-ci n'y peuvent séjourner qu'un temps extrêmement court.

C'est ainsi qu'on voit des unités accomplir dix étapes pour se rendre dans un camp d'instruction et autant pour en revenir, après y être restées huit jours à peine. Il y a là un effort et une dépense hors de proportion avec le résultat obtenu.

On peut ajouter que nos camps existants sont fort peu confortables; chaque année, quelques-uns d'entre eux doivent être évacués parce que les règles les plus élémentaires de l'hygiène y sont méconnues et que l'état sanitaire des troupes convoquées s'y trouve gravement atteint.

Nous sommes à ce double point de vue dans une situation très inférieure à nos voisins.

Le budget allemand pour 1908 comporte un premier crédit de 12 millions pour les camps d'instruction; un second de 400.000 francs pour les champs de tir et les stands; un troisième enfin de 750.000 francs pour l'acquisition de nouveaux terrains de manœuvres dans certaines garnisons.

Et cependant nos voisins possèdent déjà un très grand nombre de grands camps d'instruction fort bien installés.

En Allemagne, toutes les troupes passent chaque année dans ces camps d'instruction; les officiers de réserve y sont également convoqués pour suivre des cours pratiques et les aspirants officiers de réserve y sont réunis dans des écoles spéciales.

Chez nous, il faudrait s'efforcer d'arriver à un résultat analogue. Il faudrait créer un camp d'instruction par corps d'armée ou tout au moins par deux corps d'armée.

Ces camps recevaient au cours de l'année toutes les grandes unités qui y viendraient à tour de rôle évoluer et exécuter leurs tirs de guerre. Les régiments de réserve et les troupes territoriales y seraient également convoqués pour effectuer leurs périodes d'instruction.

L'honorable rapporteur du budget du Sénat a parfaitement raison de réclamer avec insistance la réalisation de ce pro-

grès, qui peut être considéré comme un des plus urgents et des plus importants pour notre armée.

De Beyre.

AFFAIRES MILITAIRES

Etat-major. — Par décision ministérielle du 22 janvier 1909, le général de division Silvestre, commandant la 7^e division d'infanterie, est nommé au commandement de l'artillerie de la place et des forts de Paris; le général de division Chapel, commandant l'artillerie de la place et des forts de Paris, est nommé au commandement de la 7^e division d'infanterie.

Conséquence de l'augmentation de l'artillerie. — A la suite du vote des Chambres décidant la création de nouveaux régiments d'artillerie, un certain nombre de municipalités offrent au ministre de la guerre de contribuer aux dépenses que nécessiterait l'établissement dans leurs villes de détachements de cette arme. La ville de Nant offre 3 millions; celle de Rouen, 200.000 francs; Guéret, 600.000 francs, et Reims 500.000 francs; cette dernière ville prendrait de plus à sa charge les frais d'adduction d'eau.

Légion d'honneur. — Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur: au grade d'officier: Landers, officier interprète de 1^{re} classe; Tilho, capitaine hors cadre; de chevalier: Mercadier, lieutenant (mission Tilho).

La médaille militaire est conférée à l'adjudant Arnaud, sergent Treille, caporal armurier Poulin (mission Tilho).

Troupes coloniales. — M. le général de division Pennequin, des troupes coloniales, est nommé membre du Comité consultatif de défense des colonies.

JOURNAUX ET REVUES

La R. P.

La R. P., c'est la représentation proportionnelle. Aujourd'hui, les hommes d'Etat, que nous avons en bien grand nombre pourtant, sont si pressés qu'ils n'ont pas le temps d'appeler les choses par leur nom tout entier.

Quoi qu'il en soit, la représentation proportionnelle, c'est la représentation proportionnelle, c'est la représentation proportionnelle, c'est la représentation proportionnelle.

Par exemple, le citoyen Bracke aime-t-il la représentation proportionnelle? Pour la défendre, il a plusieurs arguments, qu'il fait valoir dans l'*Humanité*.

Un des meilleurs est celui-ci. Avec la représentation proportionnelle, nous n'aurons plus qu'un seul tour de scrutin: grande économie pour les candidats.

C'est admirable!... Les élections, évidemment, coûtent cher. Pourquoi coûtent-elles si cher? Parce que les candidats le veulent. Ce n'est pas la loi qui les y oblige; même il y a des dépenses électorales que la loi ne leur engage à ne pas faire. Alors, ne vaudrait-il pas mieux et ne serait-il pas plus simple de prendre, entre candidats concurrents, l'engagement d'être économes, plutôt que de modifier, dans cette intention, le système électoral tout entier?

Mais la suppression d'un second tour de scrutin, si elle plaît au citoyen socialiste Bracke, ne sera certainement pas pas du goût de nos bons radicaux. Lisez, avec une patience qui n'est pas la mienne, le compte rendu complet de tous les congrès radicaux qu'il y a eus depuis quelques années; vous verrez que la question principale que ces grands politiciens ont traitée est celle du second tour de scrutin. Ces grands politiciens n'ont guère pensé à autre chose, depuis quelques années, qu'à des manigances qu'on peut opportunément organiser entre le premier tour et le deuxième tour de scrutin. Dans cet étroit espace, ils font tenir tout ce qu'ils ont d'ingéniosité, d'habileté politique et de fine rouerie. Et

vous voudriez supprimer le second tour de scrutin?... Les radicaux seraient jolis!...

La Lanterne — est-ce un peu pour cela? — ne veut pas de la représentation proportionnelle. Et elle aussi a de vifs arguments à faire valoir en faveur de son opinion. L'un des meilleurs est celui-ci: avec la représentation proportionnelle, comment diriez-vous le Président de la République?...

C'est extrêmement drôle: c'est une des meilleures trouvailles de la *Lanterne*!... Elle a raison: nous n'avons qu'un Président de la République; alors, comment représenter, en ce seul homme, d'une manière un peu proportionnelle, les diverses opinions qu'il y a dans ce pays? Il nous faudrait un Président fort composé et remarquablement dosé.

La *Lanterne* a de bonnes idées!...

André Beauvier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Du Paris-Journal :

Le bilan de la marine : M. Alfred Picard a fait part à la Chambre d'une expérience qu'il se proposait de tenter, relative à ce qu'on appelle le système du travail dit à la prime électorale.

L'essai a commencé à l'atelier de torpilles de Toulon.

D'après ce système, les ouvriers participent aux économies qu'ils réalisent.

Pour être complète, la réforme devrait impliquer le travail en commande qui peut être immédiatement applicable à la partie des travaux neufs et de réparations.

Une autre réforme, qui s'impose sans retard, c'est celle du travail à la tâche. On le disait fort avantageux pour l'Etat. Il est, au contraire, dispendieux, ruineux, pourrait-on dire.

Des milliers d'obus, montés par des tâcherons à la direction d'artillerie de Toulon, ont dû repasser par les mains des ouvriers à la journée pour pouvoir être utilisés.

La dépense a été, ainsi, triplée.

Enfin, il a fallu, de même, procéder à la remise en état de toutes les lignes de mire des pièces d'artillerie d'escadre dues aux tâcherons.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Un assassinat.

De Nice.

Une jeune fille a découvert, hier matin, à Cantaron, près de Nice, sur les bords du Paillon, le corps mutilé d'un nommé Antoine Dalbera, propriétaire-laitier aux Cognassins, père de trois enfants.

Le Parquet de Nice, prévenu, s'est rendu immédiatement sur les lieux avec un médecin légiste qui a relevé, principalement à la tête, de terribles blessures faites par un instrument tranchant et tranchant de poigne à faire éclater.

Les magistrats sont revenus dans la soirée sans avoir réussi à percer le mystère qui plane sur cette affaire.

Le Petit Journal :

On inaugurea, prochainement à Chalon-sur-Saône, la ville natale, un monument au docteur Emile Manchup, assassiné par les Marécains de Mariakessch le 19 mars 1907.

L'auteur du monument est M. Curillon, sculpteur.

De Genève.

A Andermatt, un caravane de quatre touristes a été emportée par une avalanche au col Furku. Trois touristes sont morts, le quatrième est blessé.

De Saint-Petersbourg. Le général Alexeïeff qui, comme on le sait, avait commandé pendant la guerre, sous l'inculpation d'avoir mis son crédit au service de maisons étrangères pour leur faire obtenir des commandes de guerre pour l'armée et la flotte russe, a été condamné à faire éclater son innocence. Il a donc été acquitté.

Le Petit Parisien :

De Grenoble.

La persistance du mauvais temps dans les hautes vallées des Alpes vient de provoquer dans la partie supérieure du Bourg-d'Oisans un important glissement de terres et des éboulements, qui ont eu de graves conséquences.

A Villard-Saint-Christophe, notamment, une masse de cent mille mètres cubes de rochers s'est éboulée dans la vallée, obstruant les routes et rendant, sur certains points, les communications très difficiles.

Plusieurs immeubles, heureusement inhabités, ont été également entraînés, ainsi que des granges et remises.

L'administration des ponts et chaussées va

prendre d'urgence les mesures nécessaires pour rétablir les communications momentanément interrompues, mais les travaux seront longs et difficiles étant donné l'importance de l'éboulement.

De Grenoble.

A Roche, près la Verpillière, le nommé Girodet, après avoir tiré des coups de revolver sur sa mère, se barbaqua chez lui.

Les gendarmes de la Verpillière étant venus pour l'arrêter, Girodet fit feu sur eux et blessa grièvement à la poitrine le gendarme Romat.

Le blessé a été transporté à l'hôpital Desgouttes, à Lyon.

QUELQUES CROIX

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CHEVALIERS

M. HAMON

Inspecteur de l'enseignement primaire à Paris. Trente-deux ans de service. Aussi modeste que distingué, jouit d'une autorité marquée sur le personnel de sa circonscription. Collaborateur très apprécié au ministère de l'Instruction publique qui fait fréquemment appel à sa compétence.

Signe particulier: siège souvent dans les différentes commissions d'examen de l'enseignement primaire, où il passe pour indulgent. Ce qui est très apprécié des jeunes candidats.

M. BREMOND

Professeur à la Faculté de droit de Montpellier, dont il est un des maîtres les plus éminents. Tour à tour attaché aux universités d'Aix, de Marseille et de Lyon. Collaborateur de plusieurs années à la *Revue générale d'administration* et à la *Revue critique de la législation et de jurisprudence*.

M. DUCROS

Doyen de la Faculté des lettres d'Aix. A été maître de conférences de langues étrangères à la Faculté des lettres de Bordeaux, puis professeur de littérature française à l'Université de Poitiers. Fait don partie de l'Université d'Aix-Marseille, depuis dix-huit ans.

Malgré sa double fonction de doyen et de professeur, n'a jamais délaissé le travail personnel. Auteur de remarquables ouvrages sur la *Métaphysique de Schopenhauer*, sur *Heine* et son temps et d'un livre sur *Jean-Jacques Rousseau*, qui est une œuvre de belle impartialité.

M. LAFARGE

Professeur au lycée Condorcet. A parcouru toutes les étapes de la carrière universitaire. Débuta, en 1865, en qualité d'aspirant répétiteur au lycée de Bourg, après un stage au collège de Béziers. Successivement professeur d'histoire au collège de Perpignan, chargé du cours de seconde au lycée d'Aix, il était professeur de cinquième au lycée de Sens lorsqu'il conquiert le titre d'agrégé de grammaire. L'administration l'en récompensa en le nommant au lycée de Toulouse. Mais un labeur si persévérant et de rares qualités d'esprit méritaient mieux, et quatre ans après, en 1880, il était appelé au lycée de Versailles. Des l'année suivante, il passait au lycée Charlemagne, puis au lycée Condorcet où, depuis vingt-six ans, il occupe une chaire de cinquième.

Professeur de grammaire, M. Lafarge a le rare mérite de rendre son enseignement vivant et intéressant. Il est pédagogue, au bon sens du mot, et quarante-deux ans de services n'ont pas amoindri l'ardeur et le dévouement qui ont valu depuis longtemps à ce vétéran de l'Université, l'affection de ses élèves et la reconnaissance des familles.

M. BRUNON

Directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie de Rouen. N'a jamais quitté l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de cette ville, où il occupa l'un après l'autre tous les postes avant de devenir le chef. Tour à tour suppléant des chaires de pathologie et de clinique médicales, professeur de pathologie interne et professeur de clinique médicale, il occupa ces emplois avec une distinction particulière. Rédacteur en chef de la *Normandie médicale* et collaborateur actif du *Bulletin médical* et de la *Presse médicale*, il a ajouté

le journalisme au professorat. Ce qui est une preuve de rare activité et aussi de grande conscience, puisqu'il bataille surtout contre l'alcoolisme, dont il est un des plus terribles adversaires.

Auguste Avril.

Le Tremblement de terre

LES SECOURS

SOUSCRIPTION NATIONALE

QUINZIÈME LISTE

Syndicat de la Presse parisienne :

Versé au <i>Figaro</i>	15.000 »
Versé au <i>Temps</i> (14 ^e liste)....	8.287 »
Versé au <i>Temps</i> (15 ^e liste)....	1.313 »
Versé au <i>Journal des Débats</i>	250 »
Versé au <i>Matin</i>	135 50
Versé au <i>Journal</i>	78 »
Transmis par le <i>Bulletin de la Semaine</i> (1 ^{er} versement)....	113 »
La <i>Dépêche de Toulouse</i> (3 ^e versement).....	5.000 »
M. Léon Bourgeois, sénateur. Personnel et élèves de l'Ecole supérieure du commerce et de l'industrie.....	400 »
Association de la critique dramatique et musicale.....	400 »
Un groupe d'officiers, de sous-officiers et de cavaliers du 2 ^e escadron du 3 ^e dragons.....	97 20
H. de C.....	30 »
Albert Michaux.....	25 »
Henri Michaux.....	25 »
La Fédération des franc-tireurs de Paris.....	20 »
Autres souscriptions.....	40 »
Total de la 15 ^e liste.....	31.264 70
Total des listes précédentes.....	769.857 10
Ensemble.....	801.121 80

Les employés des Galeries Lafayette ont fait entre eux une collecte qui a produit 2.336 francs; cette somme a été consacrée à des achats de marchandises au profit des sinistrés.

La souscription portée à notre 10^e liste comme provenant de l'Ecole « communale » a été recueillie parmi les élèves de l'Ecole « commerciale » de l'avenue Trudaine.

Le gala de l'Opéra

Hier sont arrivés les principaux interprètes de la *Vestale*, que le théâtre de la Scala doit représenter dimanche soir à l'Opéra. Ce sont: Mlle Esther Mazzolini, Mme Linda Micucci, M. Emilio Damarchi, M. Riccardo Stracciari, M. Nazzari et de Angelo.

Ce matin, à neuf heures, les trois cent soixante et une personnes qui composent l'ensemble de la troupe débarqueront à la gare de Lyon.

La Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée a mis la plus grande obligeance à organiser le transport exceptionnel d'une troupe en déplacement si rapide qu'elle doit interpréter mardi soir, 26 courant, *Boris Godounoff* à Milan.

M. Monti, maire de Milan, a du reste envoyé à M. Dervillé, l'éminent président du Conseil d'administration de la Compagnie P.-L.-M., la dépêche suivante :

Au nom de ville de Milan et Comité de Secours, je vous remercie très vivement. Votre obligeance ajoutera nouveau titre à notre reconnaissance et admiration pour votre noble pays toujours généreux.

Veuillez agréer expression ma haute considération.

Signé: Monti, maire.

La soirée de gala donnée hier au Théâtre municipal de Tours, au profit des sinistrés d'Italie, sous le patronage de la Société française aux blessés et de l'Union des Femmes de France, a été particulièrement brillante. Salle archi-

Feuilleton du FIGARO du 23 Janvier

(12)

En Allemagne

(1)

MUNICH

XLII

LES ARTS DÉCORATIFS A L'EXPOSITION

— SUITE —

En parcourant les quatre cents salles de l'Exposition, je me demandais ce que pourraient bien en penser des artistes et des artisans français s'ils débarquaient à tout à coup. Et voilà qu'un jour j'apprends que justement le congrès français de l'Union provinciale des artisans d'art va se réunir à Munich. C'était ma chance ordinaire qui allait me mettre à même de me documenter critiquement sur la valeur technique des choses que je voyais.

La Ville de Paris avait envoyé à ce congrès une délégation dont faisait partie Rupert-Carabin, notre grand sculpteur sur bois, en même temps que M. Quentin-Bauchart et M. Brunet, conseillers municipaux. M. Frantz-Jourdain, l'éminent architecte, président du Salon d'automne, était là, et aussi M. Prouvé, président de l'Ecole de Nancy, et des délégués de toutes les provinces, mais surtout de l'Est, de Nancy et de Besançon, des architectes, des dessinateurs, des artisans du meuble, de l'orfèvrerie, de la décoration en général. J'ai pu causer longuement avec quelques-uns d'entre eux, et c'est leur opinion que je vais donner ici.

M. Carabin est le plus passionné. Alsacien d'origine, il suit depuis longtemps les progrès de l'art bavarois. Et cette fois, le voilà profondément désolé :

— Ce que nous voyons ici, me dit-il un soir, les larmes dans les yeux, est une faillite pour l'art français. Les travaux des élèves des écoles décoratives munichoises seraient dignes de figurer dans nos Salons annuels, pour la

science technique dont ils témoignent. Nos meilleurs ouvriers d'art ne connaissent pas mieux leur métier que ces élèves-là. Je parle de nos meilleurs, oui, insista-t-il, de l'élite.

— Voyons, lui dis-je, nous avons à Paris des Ecoles professionnelles, l'Ecole Boulle, l'Ecole...

Il m'interrompit :

— Ah ! monsieur, gémit le bon sculpteur, que dites-vous là ? Oui, nous avons à Paris quatre grandes Ecoles professionnelles : celle des meubles, l'Ecole Boulle; celle du livre, l'Ecole Estienne; celle de la céramique, l'Ecole Bernard-Palissy; l'Ecole Diderot pour les arts du feu, qui coûtent si cher aux contribuables. Eh bien ! savez-vous que lors de l'Exposition décorative du musée Galliera — je fais partie du jury — nous nous demandâmes si nous ne devions pas refuser en bloc tous les envois de ces Ecoles? C'était pitoyable à pleurer.

Quant aux travaux des artisans munichoises, ils prouvent une maîtrise remarquable dans la technique, et leur hardiesse de conception est souvent heureuse. Ils cherchent, ils cherchent, pendant que nous nous regardons le nez comme des boudhades satisfaits, et que nous nous grisons de phrases sur notre passé.

Et ce brave homme, cet artiste passionné, avec sa sympathique figure rasée d'« imager » du moyen âge, comme sculptée au couteau, montrait une peine sincère.

Voilà vingt ans que, tout en produisant lui-même des chefs-d'œuvre d'ébénisterie, ce « huchier » comme on disait autrefois, prêchait en France contre le trisme enseignement de nos Ecoles, qu'il réclame à grands cris le retour à la nature, qu'il prêche ce qui arrive aujourd'hui. C'est l'Exposition de Munich est, en effet, le triomphe de Carabin, la démonstration étonnante de la vérité de ses théories et la triste réussite de rebours de son apostolat. Cet homme, dont le génie personnel a enfanté un art nouveau, qui aime la sculpture comme sa vie, voit réalisé à l'étranger ce qu'il aurait voulu pour son pays, et il gémit, et il se lamente avec une passion douce, sans brutalité, éloquent et désolé.

Je lui demande s'il veut m'accompagner à travers les salles de l'Exposition. Je ne peux pas admettre que parmi tant d'efforts il n'y ait pas de ratés, et je voudrais lui soumettre aussi mes critiques.

Et, en effet, dès les premiers pas, Carabin me signale des fautes de goût

technique : des armoires, de gros meubles n'ont pas de pieds; reposent à même le sol, ce qui leur retire toute légèreté et tout élan.

— C'est laid et illogique, fait-il.

D'autres, en bois clair, reposent sur des pieds peints en noir, invisibles sur un tapis sombre, et ont l'air, par un banal effet d'optique, d'être suspendues, et de ne reposer sur rien. Des chaises, des tables robustes ont des pieds trop minces, minces comme des allumettes, et paraissent vouloir se briser au premier fardeau qu'on y déposera. De fait, certains ont mis à leurs meubles six pieds au lieu de quatre.

— Quand leurs pieds sont bien proportionnés, ce sont des pieds Louis XVI, remarque Carabin.

« Tout n'est pas encore admirable, continua-t-il. Eux-mêmes le reconnaissent. Mais ils se perfectionneront, soyez-en sûr. Les progrès réalisés depuis dix ans sont déconcertants. Leurs défauts tiennent en partie à la lourdeur de la race. Même les maisons rococo — comme ils disent — sont lourdes. Voyez celles de Dresde et de Prague. Mais ici, quand un artiste ou un artisan fait une erreur, on ne lui jette pas la pierre. On dit : « Il fera mieux la prochaine fois ».

Plus loin, nous sommes dans un salon en bois de citronnier, décoré d'or et de soie jaune.

— C'est du pur Louis XVI, fait Carabin. Mais approchez-vous, regardez comme est fine, quelle technique ! ces assemblages impossibles de mieux les réussir. Il nous reste très peu d'ouvriers en France capables d'un tel travail, et bientôt, si nous ne prenons pas garde, il n'y en aura plus du tout.

Un des meilleurs ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine — devenu patron — se trouvait avec nous. Je l'interrogeai :

— C'est vrai, me dit-il. A l'heure qu'il est la plupart des bons ouvriers sont luxembourgeois, belges ou allemands.

comble et très élégante. Au programme : *l'Arlesienne*, avec symphonie et chœurs. Gros succès pour les principaux interprètes : Paul Mounet, Alexandre, Mme Jeanne Brindeau, de la Comédie-Française ; Pierre Lafond et Mme Lafond Aulmant.

La vente des programmes offerts gracieusement par la maison Mame, faite par des membres des Sociétés patronnelles, fut des plus fructueuses. La recette dépassa six mille cinq cents francs.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

EN ITALIE

MM. le vicomte de Nantois, les docteurs Boulioumié et Dedet, rentrés de la Calabre et de la Sicile, où ils étaient allés faire sur place une enquête sur les besoins des sinistrés, se sont réunis hier à Naples, avant le départ des dames infirmières de la Croix-Rouge française, chez la comtesse Lunzi, pour s'entretenir sur la répartition des derniers vêtements et approvisionnements reçus cette semaine, répartition qui a été faite aussitôt.

Les dames infirmières des trois sociétés se sont ensuite séparées, et la plupart d'entre elles ont déjà quitté Naples.

La comtesse Lunzi, accompagnée de Mme Vlasto et de Mlle d'Accipio, est en route pour Paris, où l'arrivée de ces dames est attendue demain soir. Les autres infirmières de l'Association des Dames françaises, Mmes Barbin, Just Martin, Mlle Vacchi, Donaudy, Ferrand, Glassier, Engel, rentrent également, les unes à Paris, les autres à Antibes et Nice où siègent leurs comités. Mlle Donaudy s'arrêtera à Rome avec quelques-unes de ses compagnes et sera reçue au Vatican.

Mme Fortoul, infirmière-major de la Société de secours aux blessés, Mmes la générale Hervé, Carteron, Mlle Oberkamp, Fidèle des Prineaux, Lepère, Mme de Montgolfier, Mlle Falcon et de Caliers ont aussi, pour la plupart, quitté Naples, rentrant en France par diverses directions.

Enfin, Mme Pérouse, présidente de l'Union des Femmes de France, a reçu de Mme Feuille, infirmière-major générale de cette Société, un télégramme annonçant pour dimanche son retour et celui du docteur et de Mme Boulioumié, de Mlle Jané Lefèvre, de Mmes Chauvin et Caccouat, de Mlle Billamboz, Falourd, Gueydan, belle-sœur de M. Cailiaux, Schlesinger et Florens, fille de l'ancien ministre des affaires étrangères.

Avant de quitter Naples, les dames infirmières des trois équipes de la Croix-Rouge française ont remis à chacun de leurs malades un louis d'or pris sur la somme qu'elles avaient reçue par les soins du syndicat de la Presse.

La comtesse Lunzi a, en outre, donné à la princesse Candriano, pour le refuge de sinistrés valides qu'elle administre, le montant d'une souscription ouverte par l'Association des Dames françaises.

La situation aux pays sinistrés

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Rome, 22 janvier.

Le temps s'est amélioré à Messine. Il y a eu encore cette nuit quelques secousses ; mais elles ont été peu sensibles et la population ne s'en est pas inquiétée.

Le général Mazza a fait faire de nouvelles distributions de vivres et de vêtements. Le génie civil travaille activement au plan de la nouvelle ville.

Le nombre des baraquements augmente rapidement. L'équipage du cuirassé *Napoli* en a construit dix grandes pouvant contenir mille personnes. L'équipage du cuirassé *Umberto* en a construit treize à Villa-San-Giovanni. L'équipage du *Vittorio-Emanuele* en a édifié à Piali de quoi loger trois cents personnes.

Les équipages des navires *Lombardia* et *Agordat* ont construit des abris à Santoro, Cannitello, Ferrisio, Zagarella, Marina-di-Particelle, Scilla, Baginara. L'équipage du *Regina-Elena* en a construit à Salvatore, près de Messine, et l'équipage du *Regina-Margherita* entre Messine et Faro.

Le magasin de tabac a été rétabli. On a construit un bureau local pour le service de la trésorerie, où l'on a recueilli les documents retrouvés après le désastre. Le service postal, complètement réorganisé, fonctionne régulièrement.

On a donné de nombreuses permissions pour retirer des cadavres et rechercher des valeurs.

A Reggio, une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir, précédée d'un bourdonnement. Elle n'a causé aucun accident.

Hors d'Italie

Les premiers versements de la quête ordonnée dans toutes les paroisses du diocèse de Lyon ont permis au cardinal Coullié d'adresser au Souverain Pontife un premier envoi de 20.000 francs pour venir en aide aux malheureux survivants des tremblements de terre de la Calabre et de la Sicile.

Souvenirs de la Renaissance

A Fernand Samuel.

Cette dédicace prouve suffisamment que je n'ai pas l'intention d'évoquer l'époque de François I^{er}, mais de vous entretenir simplement du joli théâtre si artistiquement dirigé par mon ami Guity.

Donc, en 1884, un jeune comédien appelé au plus grand avenir, c'était moi, s'établissant au théâtre du Palais-Royal. Cet épique au teint rose et au cheveu châtain, après son premier prix au Conservatoire, effrayé de l'œil de l'administrateur du Théâtre-Français... oh ! l'œil de Perrin ! (ne le blâmons pas, demain on me blâmerait, me disant : L'œil était dans la tombe)... résolu de le fuir et signa avec les directeurs de la salle Montansier.

Il comptait, le cher enfant, « arriver » à plus vite qu'à l'autre bout de la galerie. Quelle erreur était sienne ! Il y avait alors à ce théâtre une collection de lasers dont la légendaire réputation de canarderie traverserait les siècles. Ces « bons camarades », qui ne pouvaient pas se soucier entre eux, ne s'entendaient vrai-

ment que sur un seul point : l'assassinat des débutants. Mais là ils offraient le spectacle rare d'un ensemble touchant.

Donc, j'étais en train de ronger mon bâton de blanc gras, lorsque Adolphe Louveau me fit signe.

— Ecoute, me dit-il, je viens de prendre la direction de la Renaissance. Grand chambardement, tout va être bouleversé. Moi-même, j'ai commencé par changer de nom... A partir d'aujourd'hui, je m'appelle Samuel. L'opérette est morte, vive la comédie ! Je vais former ma troupe et tu es le premier avec qui je m'adresse. Veux-tu venir avec moi ? Si oui, tu seras mon grand premier comique.

— Entendu ! je ne suis ni grand ni premier, je tâcherai d'être comique.

— Pour les conditions, nous nous arrangerons toujours ; je vais m'entendre avec tes directeurs, puisque tu as encore trois ans...

... à subir.

Et c'est ainsi que nous débutâmes de compagnie.

Je restai six ans avec celui qui devait plus tard s'attirer le glorieux surnom de Samuel le Magnifique, et pendant ce laps, j'en ai vu des types ! j'en ai entendu, des histoires drôles !

Je vais t'en rappeler quelques-unes, ô mon Fernand ! ça te fera revivre un peu de délicieux passé, — délicieux puisque passé !

Tout d'abord, le premier grand succès de la maison fut le *Voyage au Caucase*, de nos amis Fab. Carré et Blavet. Voyage que nous effectuâmes cent fois de suite.

Arrêtons nous ici ! non à l'aspect de ces montagnes caucasiennes, mais au souvenir de Montrouge. Montrouge, roi des comères passés, présents et futurs.

Celui-là était né pour être comère ! En a-t-il joué des revues ! Combien de fois a-t-il dû s'appeler Lorient et dire :

— Et toi, mon enfant, qui es-tu ?

Montrouge, qui avait fait ses études pour devenir architecte, était instruit et spirituel. Il possédait en plus, don inimitable, des prépos pour cet emploi, l'esprit d'« à-propos ». Nul ne s'entendait comme lui à « boucher un trou », à dissimuler « un loup ». (Il y a vraiment des expressions cocasses dans notre argot théâtral : dissimuler un loup ! Passons.)

Quand il dirigeait — et comment ! — l'Athénée, ce théâtre où il fallait descendre un étage pour être au niveau du premier balcon, Montrouge disait à ses jeunes pensionnaires, qui l'utrovaient tous :

— La première année, je ne te donnerai rien, et la seconde, je double tes conditions.

Malgré ces avantages, le rusé comère avait plus d'acteurs qu'il n'en voulait. Le malheur est qu'à force de jouer des revues Montrouge avait perdu l'habitude et le goût d'apprendre ses rôles.

Aussi, ses improvisations qui faisaient florès quand il ne s'agissait que d'interrompre : « Mais quel est ce bruit ? », devenaient vraiment fâcheuses dans une pièce en trois actes, cette pièce fut-elle l'infâme vaudeville tant décrié.

Jamais, au grand jamais, Montrouge n'a donné une réplique à ses partenaires. D'ailleurs, il m'a posé un jour cette question, à laquelle il s'est empressé de répondre lui-même :

— Pourquoi suis-je naturel ?... Parce que je ne sais jamais ce que vais dire.

Phrase admirable... d'erreur ! Tous les artistes savent que le naturel ne s'obtient précisément qu'après un travail acharné.

Autre parole mémorable de ce bon Montrouge.

A l'issue de la première de ce fameux *Voyage au Caucase*, le succès nous ayant tous rendus joyeux et communicatifs, notre homme me prend à l'écart et me dit :

— Ecoute bien le conseil d'un ancien et ne l'oublie pas ! Tu as de grandes qualités, mais crois-moi, n'ajoute jamais un mot à tes rôles !

Conseil monumental sortant de la bouche d'un acteur qui, lui, ajoutait un rôle à ses mots.

Adviens la Parisienne. Quelle soirée triomphale ! Hélas ! l'amertume de l'autre ne désarma pas devant le succès et Becque eut la cruauté de consacrer la brochure qu'il remettait à l'inégalable créatrice : *Sans rancune !*

Les pièces gâchées suivirent et si, dans le *Figaro*, Serquigny (toute l'histoire descend) à la vante la troupe actuelle, qu'aurait-il dit de celle que tu avais à ce moment-là !

Delannoy !... Delannoy qui ne s'exprimait jamais qu'avec des termes empruntés au langage de sa jeunesse. Ses expressions désuètes faisaient ma joie. Je l'entends encore, se frappant terriblement ses pauvres cuisses, s'écrier :

— Un tel ? c'est un forban !

Brave Delannoy ! je l'aimais beaucoup, pour cette raison que je voyais en lui un acteur qui, après avoir créé des rôles comme Péronnet des *Faux Bonshommes* et le père Duval de la *Dame aux camélias*, se voyait de plus en plus oublié du public !

J'essavais, par la façon déferante dont je l'abordais, le ton respectueux sur lequel je lui parlais, de lui faire croire qu'il était encore un des grands leaders de la scène.

Il avait fait de petites pertes d'argent qu'il exagérait en les racontant. Aussi avait-il besoin de jouer la comédie pour vivre.

Fou de théâtre — hélas ! je le suis resté ! — j'arrivais chaque soir de très bonne heure. Sitôt habillé, j'entraais dans la loge de Delannoy, voisine de la mienne, et là, j'éprouvais à l'entendre raconter des histoires de coulisses un plaisir infini.

Mais comme il fallait l'aimer pour rester là ! Delannoy, très souffrant à cette époque, se faisait des lavages d'estomac et dans sa loge ce n'étaient que fioles, tuyaux de caoutchouc, poudres pharmaceutiques qui dégageaient une odeur plutôt écœurante. Hélas ! j'en avais pas l'air de m'en apercevoir. Pour lui donner le change, je crois, ma parole, que j'en aurais redemandé !

Le côté amusant chez ce vieil acteur qui frisait l'octogénaire, c'est que pour jouer le rôle d'un homme de cinquante ans il passait un temps infini à se ruder, à se faire une tête de vieux !

Il est vrai que sa chère fille, pour l'entretenir dans la douce illusion d'une maturité prolongée, lui disait souvent, le voyant si courbé :

— Tiens toi donc droit, papa, tu as l'air d'un vieux de soixante ans !

Je me souviens qu'à la fin de la saison nous jouâmes une revue, *Paris sans*

Paris. Parmi les cent soixante théâtres qui défilèrent devant nous, il y en avait un simplement dénommé Paquerette qui était bien la plus jolie fille du monde. Elle devait avoir dix-sept ans au plus. Un vrai bouton de rose ! Ce bouton de rose possédait naturellement déjà carrosse, chevaux, jarpins, etc. A l'issue de la première répétition à laquelle elle assista, comme le régisseur disait de son ton de commandement le fameux « Demain, à la même heure ! » :

— Ah ! fit Paquerette très étonnée, est-ce qu'il faudra venir ici tous les jours ?

Et Delannoy, relevant son chef branlant, de lui demander, les yeux exorbités :

— Si vous voulez... on peut aller chez vous !

Plus ne vimes le bouton de rose !

Très éclectique, Samuel passa de Pierre Decourcelle à Becque et de Paul Ferrier à Molière ! Nous jouâmes en effet du classique. C'est pendant une représentation des *Fourberies de Scapin* que j'entendis un spectateur, outre de la phrase des coups de pied, dire à son épouse :

— Décidément, aujourd'hui, les auteurs vont trop loin !

La troupe comptait encore Saint-Germain si fin et pas toujours bienveillant — surtout pour Raimond (le souvenirs-tu de sa lettre à Sarcey où il saluait un peu l'ex et futur second comique du Palais-Royal, également ton pensionnaire ?) ; Bonnet, qui, bien que peu favorisé de la nature au point de vue du physique avait toujours avec lui les plus jolies camarades ; Vois, dont la carrière fut vraiment cocasse puisque, après avoir eu un accès de tragédie, il entra... à l'Opéra-Comique créer Frédéric de *Mignon*.

Enfin, au Vaudeville, alla créer le marquis des *Cloches de Corneville* aux Folies-Dramatiques, revint au Gymnase, pour de la créer *Falintzka* aux Nouveautés.

Encore un qui, avec la vieille Mathilde, faisait battre des montagnes ! Quand il était régisseur d'un théâtre, il ne vivait pas avant d'en être devenu le directeur, et lorsqu'il n'y parvenait pas, tout de suite il se contentait de diriger les musiciens. Vois, c'était l'homme-orchestre dans tous les acceptations du mot.

Et Chervet ? le régisseur don d'un tel appétit que lorsqu'on lui disait :

— Comment ! après avoir bouffé comme vous l'avez fait tout à l'heure, vous mangez encore des biscuits secs... au mois d'août ?

— Oui, ça rafraîchit ! s'exclamait-il.

Eh bien, et les *Trois Noëes*, te rappelles-tu cette première ? ô Louveau ! Il n'est pas possible que tu l'aies oubliée !

Les frères Clerc avaient apporté trois actes ainsi intitulés. Le troisième n'allait pas au gré du directeur. Ce fit ce jeune et irrésistible manager ? Il confia ledit acte à un des gros bonnets de la dramaturgie comique en lui disant : Refais-le.

Et voici le mange quel nous nous livrons — sans enthousiasme :

Tous les jours, en présence des frères Clerc, à l'avant-scène, nous répétions leurs trois actes ; puis, la répétition finie, on simulait le départ général ; mais fausse sortie, comme disent les brochures. Les auteurs n'avaient pas fait dans la rue un pas (un pas de Clerc) que nous nous mettions aussitôt à répéter l'autre troisième acte.

Si bien gardé que fut le secret, les intéressés en eurent connaissance. Se précipitant chez un éditeur, ils firent paraître leur pièce telle qu'ils l'avaient conçue. Et le soir de la première représentation, le contrôleur remettait à chaque arrivant avec son coupon écorné un exemplaire de la comédie. Aussi, vous représentez-vous la salle pendant que nous jouions le troisième acte ?... le troisième acte de X ! Les spectateurs lisaient un acte et nous en jouions un autre. Je ne sais même pas si X avait conservé le nom des personnages !

Vous m'avouerez qu'elle n'est pas banale, celle-là !

Eh bien, voyez tout de même ce que c'est que le théâtre et son imprévu ! Ça n'a pas empêché la pièce d'avoir une belle série de trois représentations.

Félix Galipaux.

A L'INSTITUT

Séance particulièrement intéressante, hier, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On a entendu une communication de M. Maurice Roy, conseiller à la Cour des comptes, sur « les deux Jean Cousin ». On avait attribué jusqu'à ce jour à un seul artiste l'œuvre de Jean Cousin : M. Maurice Roy a établi qu'une partie en était due à un parent de ce dernier, et il a déterminé ce qu'il faut reconnaître à chacun des deux Jean Cousin. L'ainé est bien l'auteur du *Jugement dernier* et du *Tombereau de l'année 1540*, mais les dessins du fameux *Libre de fortune*, qui appartient à l'Institut de France, et les portraits de la famille Bouvier qui figurent à l'exposition des Primitifs français, sont l'œuvre de Jean Cousin le jeune.

M. Salomon Reinach a annoncé à ses collègues l'ouverture, au musée de Saint-Germain, d'une nouvelle salle archéologique dont les collections sont formées d'objets de la Gaule, de la Russie et des pays scandinaves, offerts par le baron de Baye.

Ch. D.

AUX ÉCOLES

La cravate bleue

A la suite des manifestations qui ont lieu au quartier Latin chaque semaine, les étudiants républicains se sont rassemblés hier soir, à la salle Octave, rue de la Montagne-Sainte-Genève. Plusieurs résolutions ont été prises, mais on s'est occupé d'abord de s'organiser et de se préparer à répondre aux perturbateurs des cours. Certains de ceux-ci ayant, au Palais de Justice, injurié M. Croiset, doyen de la Faculté des lettres, les étudiants décident « d'aller le défendre » aujourd'hui, à la 10^e chambre correctionnelle, où est poursuivi M. Pujo, à la suite des manifestations qui troublèrent le cours de M. Puech. Un normalien dit à ce sujet que la jeunesse « doit défendre ses maîtres et sa maison, la Sorbonne ». Et comme signe de reconnaissance ou de ralliement, on adopte une cravate bleue.

Ensuite, on vote les statuts de la « Fédération républicaine des Étudiants de France, section de Paris », née des manifestations récentes, et dont le but sera de « défendre et développer l'idée républicaine » parmi les

étudiants. Cette Fédération qui compte environ deux cent cinquante membres actifs, nomme son comité de vingt et un membres, dont la présidence échoit à M. Bloch. Puis de nouveau on prend rendez-vous pour aujourd'hui, au palais de Justice, et pour lundi, au cours de M. Croiset.

Jacques Lapiere.

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

« L'apprentissage se meurt en France, et sa décadence nous menace d'un désastre d'autant plus redoutable que l'industrie nationale vit essentiellement d'art, de goût, d'adresse, d'intelligence habileté, d'un ensemble de qualités ataviques, nées et cultivées avec un soin jaloux et transmises de génération en génération comme un dépôt sacré. »

Ce fragment d'un rapport de M. Alfred Picard explique l'opportunité et l'intérêt du livre récent que MM. P. Astier et J. Cuminal viennent de publier à la librairie des publications officielles. On sait toute la part que M. Astier, le distingué député de l'Ardeche, a prise à la Chambre dans cette question d'actualité. Auteur et rapporteur d'un projet de loi sur l'enseignement technique dont les lecteurs du *Figaro* connaissent les articles essentiels, M. Astier a consigné ses observations, réuni ses statistiques et développé ses idées, avec une clarté et une éloquence qui donnent à cet ouvrage une importance considérable.

La crise de l'apprentissage a placé notre commerce extérieur dans une infériorité relative. Alors que l'enseignement technique est passionnément répandu à l'étranger, particulièrement en Allemagne, en Suisse, en Belgique et en Angleterre, l'enseignement donné en France par les écoles professionnelles (arts et métiers, horlogerie, écoles de commerce) reste notablement insuffisant. De son côté, l'enseignement technique de la Ville de Paris ne recourant pas assez d'élèves, ne saurait donner les résultats que l'on est en droit d'espérer d'après le chiffre des subventions données à ces écoles.

C'est pour aider l'ouvrier aussi bien que l'industriel à sortir de la crise actuelle, que M. Astier a posé le principe de l'enseignement professionnel obligatoire pour les jeunes ouvriers ou employés du commerce et de l'industrie des deux sexes, âgés de moins de dix-huit ans. A ce principe, deux corollaires s'imposent : une première obligation pour les patrons de laisser à leurs jeunes ouvriers le temps de fréquenter les cours ; une seconde obligation de verser leur carnet d'assiduité.

Après un examen très complet des avantages, de la supériorité que les nations étrangères possèdent sur nous, présentement, le distingué député de l'Ardeche et son savant collaborateur nous donnent les meilleures raisons d'espérer :

« Si nous nous mettons résolument à l'œuvre, concluent-ils, si, la loi votée, commissions locales, syndicats patronaux et ouvriers, animés du même zèle, se concertent pour l'organisation des cours professionnels, nous aurons vite fait, malgré l'avance prise par nos concurrents, de leur opposer une jeunesse capable de les tenir en échec sur la plupart des marchés. »

André Nède.

LA JOURNÉE

Obèques : Mme Gillon (Saint-Philippe du Roule, dix heures et demie).

Jubilé municipal : Remise à M. Sauton d'une médaille d'honneur à l'occasion de ses vingt-cinq ans de mandat municipal (Hôtel de Ville).

Exposition : Estampes japonaises primitives, inauguration par M. Doumergue (musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli, de une heure à quatre heures).

Cours et conférences : A l'Institut catholique, 19, rue d'Assas : Cours de biologie générale de M. Briot : « la Cellule, morphologie et physiologie » (cinq heures). Cours de M. Gautherot : « la France à la veille de la Révolution » (cinq heures un quart).

A l'École des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Hourticq : « Verrochio » (quatre heures un quart). — M. Yann Morvan Goblet : « Renaissance celtique contemporaine » (cinq heures et demie).

Al Collège libre des sciences sociales, 23, rue Saint-Philippe : Les Enseignements sociaux de la biologie » (quatre heures et demie). — M. Coupan : « la France agricole » (cinq heures et demie).

M. Thoullet : « les Courants marins » (Ligue maritime française, 39, boulevard des Capucines, cinq heures). — M. Clément : Cours d'entomologie horticoles, arborelles et industrielles (Jardin du Luxembourg, pavillon de la pépinière, neuf heures et demie du matin). — M. Abel Lefranc : « Explication du Pantagruel de Rabelais » (Collège de France, deux heures trois quarts). — M. Henry Van Dieck : Conférence en anglais sur le « États-Unis » (Sorbonne, amphithéâtre Richelieu).

M. Marage : « la Voix parlée et chantée » (amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne, 1, rue Victor-Cousin, cinq heures et demie). — M. Yvon Delbos : « les Romains utopiques et l'hypothèse sociale » (157, faubourg Saint-Antoine, huit heures et demie). — M. Baudot : « Procédés de structure à employer en vue des travaux de construction » (Union syndicale des architectes français, 3, rue de Lutèce, quatre heures et demie).

Le docteur Paul Parez : « la Psychologie de l'alimentation » (École de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts, cinq heures). — M. Albert Métus : Cours public de géographie industrielle et commerciale (Conservatoire des arts et métiers, huit heures).

Bal : Société de secours des anciens élèves de l'École polytechnique.

Informations

Le mouvement administratif. — Comme nous l'avons dit hier, M. Clemenceau a fait signer au Président de la République le décret établissant une nouvelle classification entre préfets.

Il seront donc désormais répartis de la façon suivante :

Préfets de 3^e classe, à 18.000 francs ;
Préfets de 2^e classe, à 21.000 francs ;
Préfets de 1^{re} classe, à 24.000 francs ;
Classe exceptionnelle, à 30.000 francs ;
Hors classe, à 35.000 francs.

Le décret fixe le nombre dans chaque classe.

Ces chiffres ont été arrêtés dans la mesure où pouvait le permettre l'état actuel du classement des préfets et de façon à régulariser toutes les situations acquises et à compléter sans à-coups les cadres nouveaux. Ces dispositions procurent des avantages de moindre importance que sous l'ancien système, mais plus fréquents et de manière plus normale.

Le mouvement préfectoral, dont nous avons déjà donné hier les grandes lignes, comporte la première application de ce décret.

Il comprend les nominations suivantes :

M. Lallemand, préfet de la Haute-Vienne, est nommé directeur du personnel au ministère de l'Intérieur.

Sont nommés préfets :

Du Calvados, avec la 3^e classe, M. Hendlé, préfet de 3^e classe d'Eure-et-Loir, en remplacement de M. Chadenet, appelé à d'autres fonctions.

D'Eure-et-Loir, avec la 2^e classe, M. Bauvais, directeur du personnel au ministère de l'Intérieur.

De la Haute-Vienne, avec la première classe, M. Regnaud, préfet de la Charente-Inférieure. De la Charente-Inférieure, M. Landrodie, préfet des Pyrénées-Orientales.

Des Pyrénées-Orientales, M. Dupont, sous-préfet de 1^{re} classe à Chalon-sur-Saône.

La Société des chirurgiens de Paris vient de constituer ainsi son bureau : D. Cazin, président ; Le Bec, vice-président ; Ozanne, secrétaire général ; Lewy, secrétaire général adjoint ; Paul Delbet, trésorier ; Bonneau et Dupuy de Frenelle, secrétaires.

Notre politique douanière coloniale

Le parti protectionniste mène, depuis quelque temps déjà, une campagne ardente dans le but d'établir l'égalité de traitement, au point de vue douanier, entre nos possessions de l'Afrique occidentale et la majorité de nos autres colonies. L'Afrique occidentale, on le sait, a eu la bonne fortune d'échapper au régime néfaste de l'« assimilation ». Tandis que nos autres colonies ont été englobées, par la législation de 1892, dans notre réseau douanier, l'Afrique a maintenu son indépendance douanière et a le droit d'établir ses tarifs. Ceux-ci, tout en favorisant autant que possible le commerce français, ont laissé cependant aux autres nations la possibilité de trafiquer avec nos possessions.

Les résultats de cette politique sont connus. Les recettes du budget de la colonie ont plus que triplé en dix ans et les recettes douanières qui, en 1895, étaient seulement de 5.593.000 francs, avaient, en 1906, atteint près de 16 millions ! Et pendant ce temps, nous avons assisté au merveilleux développement économique de cette partie de l'Afrique ; les grands centres ont été assainis, la navigation des fleuves améliorée, les ports aménagés, un réseau de chemins de fer s'est créé de toutes pièces portant la vie et la civilisation dans des territoires incultes et cependant remarquablement riches. Le mouvement commercial, dans la seule période quinquennale de 1902 à 1907, a passé de 130 millions à 174 millions et demi, soit une augmentation de 37 0/0.

Or, sur les 53 millions d'importation au Sénégal en 1907, les provenances étrangères figurent pour 20 millions, et encore la moitié de cette somme représente la valeur de produits que la métropole ne saurait fournir : houille, bois, pétrole, etc. Quelle meilleure preuve que notre prépondérance politique en ces pays suffit à favoriser notre prépondérance économique, sans avoir recours à l'artifice d'un protectionnisme injustifié !

Eh bien, nous l'avons dit, ces faits n'ont pas paru à tous convaincants et l'on propose de porter la main sur un régime que ses résultats au moins devraient défendre.

Les recettes douanières figurent en 1906 pour un total de 16 millions sur un budget de 22 millions ; on veut tancer la source de cette richesse, c'est-à-dire mettre fin à toutes les entreprises ayant pour but la mise en valeur du pays, placer la colonie dans l'impossibilité de faire face à ses engagements financiers et finalement arriver à faire jouer la garantie donnée par l'Etat à la dette de sa colonie !

Il faut espérer que la résistance opposée à la réforme par les milieux coloniaux, par le gouverneur de l'Afrique occidentale et par M. Messimy, rapporteur des colonies à la Chambre, empêchera une telle réforme d'aboutir.

sont renvoyés devant le tribunal correctionnel pour escroquerie.

LE DRAME DE L'IMPASSE ROBIN

Les deux compagnies de prison de Mme Steinhilf, les filles Geac et Mary, ont été entendues hier par M. André. La première qui occupait avec Mme Ghirelli la cellule n° 13, quand la veuve y fut amenée, se rappelle très bien les propos tenus par celle-ci sur Wolff et le personnage qui précéda les hommes aux lèves, mais elle ajoute que dans la nuit même, l'homme était rétracté, disant avoir été la proie d'une hallucination. La fille Mary affirme que Mme Steinhilf n'a pas remis de lettre à Mme Ghirelli, d'autre part, l'enquête menée par la Sûreté a établi qu'à aucun moment la pseudo-comtesse n'était venue chez Mme Prevost.

Depuis son incarcération, Mme Steinhilf a occupé plusieurs cellules à Saint-Lazare : d'abord la cellule n° 11, mais là, les cris qu'elle poussait les détenues de simple police la gênaient et, sur sa demande, on l'incarcéra dans la cellule n° 12, plus paisible.

LES VICTIMES DU FROID

Les congestions provoquées par le froid sont de nouveau nombreuses.

Pont des Invalides, à six heures du matin, un cocher de fiacre, Isidore Canut, âgé de cinquante-sept ans, est mort subitement.

Faubourg du Temple, M. Victor Philibert, âgé de quarante-huit ans, a été frappé d'une congestion et est mort quelques instants après à l'hôpital Lariboisière.

En sortant de la gare du Nord, Mlle Piellat, âgée de soixante-deux ans, demeurant à Saint-Ouen-l'Aumône, a été transportée à l'hôpital Lariboisière.

Un vieillard de soixante-dix ans, M. Philippe Goulin, employé depuis vingt-cinq ans, 33, rue Lafayette, est mort hier, au moment où il entrait dans un magasin.

Un rentier, M. Maurice Nohot, âgé de cinquante ans, est mort d'une congestion rue de Clarenton.

Quai de Seine, 77, à La Villette, les ouvriers de M. Bertrand, marchand de charbons en gros, ont trouvé dans la cour un inconnu misérablement vêtu qui y était mort de froid. Le corps a été envoyé à la Morgue.

SAUVÉ PAR SA FEMME

Un marchand de vin, de la rue Marcadet, M. Debecker, fermait l'avant-dernière nuit les volets de sa boutique, quand trois individus lui demandèrent de leur verser à boire. Sur son refus de les servir, ils s'élancèrent sur lui et le terrassèrent.

M. Debecker, réussissant à se dégager, eut le temps de prendre son revolver dans le tiroir de sa caisse, mais il ne put le sortir, les bandits, mais il les manœuvres, et les malfaiteurs réussirent à le désarmer.

Ils allaient le frapper à coups de couteau, quand Mme Debecker, qui était couchée dans une pièce voisine, accourut à son tour, le revolver à la main, et fit feu sur les agresseurs de son mari, qui prirent la fuite en laissant sur la chaussée des traces de sang.

TRIPLE ARRESTATION

La Sûreté a arrêté hier les nomades Arthur Verrier, âgé de vingt ans, évadé récemment de la colonie pénitentiaire de Metz; Henri Breton, âgé de dix-neuf ans, déjà condamné plusieurs fois pour vols, et Jules Martin, âgé de dix-huit ans.

Ces trois individus ont frappé de coups de couteau une nommée Henriette Cartignies, demeurant dans un garni rue Mouffettard, et lui ont volé ses bijoux.

Jean de Paris.

Des Chaires d'Aviation

L'aviation n'est pas seulement un sport, c'est même plus qu'un moyen de transport, c'est une véritable science, et nos voisins d'outre-Rhin l'ont si bien compris qu'ils s'apprêtent à créer des chaires d'aviation dans plusieurs universités allemandes.

Un de ceux qui ont le plus contribué à donner à la France l'avance considérable qu'elle possède actuellement, en matière d'aviation, sur toutes les autres nations, M. Archdeacon, s'est ému à juste titre de l'initiative étrangère. Il s'est mis immédiatement à l'œuvre pour provoquer en France, avant qu'elle soit poursuivie en Allemagne, la création de chaires d'aviation.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans son programme, c'est qu'il demande qu'il soit annexé à ces chaires des laboratoires d'essais aérodynamiques, destinés à fournir aux aviateurs les éléments nécessaires à la construction des aéroplanes. Suivant l'avis de M. Drzewiecki, l'écriturier auquel on doit tant d'études si précieuses sur l'aviation, un tel laboratoire ne coûterait pas plus de 200.000 francs.

Quant aux chaires, elles ne manqueraient pas de titulaires distingués.

La réponse est à nos dirigeants.

Frantz-Reichel.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

L'amiral Marquis grand officier
Toulon. — L'amiral Marquis, préfet maritime, qui a été promu, à l'occasion du 1^{er} janvier, grand officier de la Légion d'honneur, vient d'être nommé à Paris par le ministre de la marine qui lui remettra lui-même sa décoration.

Un paricide forcené
Grenoble. — Après avoir tiré des coups de revolver sur sa mère, le nommé Girodet, de Roche, près Laverpillière, se barricada dans sa maison, menaçant quiconque en approchait.

Quand les gendarmes de Laverpillière vinrent pour l'arrêter, Girodet fit feu sur eux et blessa grièvement le gendarme Ronnat à la poitrine. Celui-ci a été envoyé à l'hôpital Desgenettes, à Lyon.

Argus.

AVIS DIVERS

A LA BELLE JARDINIÈRE
Les Lundi 25, Mardi 26, Mercredi 27 Janvier et Jours suivants : Exposition et Grande Mise en Vente de *Linge confectionné, Chemises, Bonneterie*. (Voir aux annonces.)

L'Opéra à New-York

Un début. — Une reprise
New-York, 12 janvier 1939.

Un élément d'intérêt a été ajouté à la représentation du Metropolitan Opera House ce soir : c'est le début de la seule cantatrice française de la maison, le début de Mlle Marianne Flahaut, de l'Opéra de Paris, dans le rôle d'Amnèsis.

La nouvelle direction du Metropolitan élaborant pour la saison prochaine un programme d'opéras français dignes de rivaliser avec celui de M. Hammerstein. En effet la construction du « Nouveau Théâtre » sous son patronage permettra à cette direction de présenter les œuvres françaises dans le cadre qui leur convient, c'est-à-dire dans une salle moins grande que celle du Metropolitan, qui est énorme, et dès lors M. Hammerstein n'aura plus le monopole français dont il jouit actuellement et avec lequel il s'enrichit, disons-le à la louange des compositeurs et des artistes français.

Aux côtés de camarades tels que M. Caruso, le plus remarquable des Rhodaniens entendus à New-York, de M. Jean de Reszke, de la séduisante Aida qu'est Mme Emma Eames, Américaine de naissance mais Française par son éducation artistique, Mlle Flahaut a fait fort bonne impression. Lorsque le répertoire français du Metropolitan sera transféré au « Nouveau Théâtre », augmenté des œuvres contemporaines, cette cantatrice trouvera sous la direction de M. Gatti-Casazza une sphère d'activité vraiment satisfaisante. En attendant, il est possible de dire d'elle que c'est une grande Amnèsis, et non pas seulement au physique.

Avant-hier, la reprise de *Pelléas et Mélisande* chez M. Hammerstein a réuni un très bel auditoire. C'était un vrai festival français d'un genre dont le public new-yorkais est devenu friand.

L'idéaliste Mélisande qu'est Mlle Garden était entourée d'un corps de chanteurs français dont il suffira de donner les noms pour le caractère : M. Dufranne chantait le rôle de Goland, M. Visconti celui d'Arkel ; à leurs côtés se trouvaient Mlle Garvillat-Réache et M. Dalmonts dont le début dans le rôle de Pelléas ajoutait un intérêt spécial à la reprise.

De Mlle Garden il n'est pas besoin de dire plus que ceci : Cette artiste unique a donné à New-York et aux New-Yorkais les mêmes joissances d'art qu'elle leur a rendues chères à Paris et aux Parisiens. En tout point la représentation a été remarquable.

Noël Morris.

LES THÉÂTRES

Théâtre de l'Opéra-Comique : Reprise de *Sapho*, drame lyrique en 6 tableaux, de M. Henri Cain et Bernède, d'après le roman d'Alphonse Daudet, musique de Massenet.

L'Opéra-Comique a donné hier soir une brillante reprise de *Sapho*, avec l'adjonction d'un tableau qui n'existait pas lorsque cette œuvre fut représentée pour la première fois, en 1897, sous la direction Carvalho.

On se souvient du sujet que MM. Henri

Cain et Bernède empruntèrent au roman d'Alphonse Daudet. On n'a oublié ni Jean Gaussin qui, dans sa candeur d'enfant nouveau venu de sa province, s'est ardemment épris d'un modèle d'atelier, Sapho, ni les révélations brutales qui lui font connaître tout à coup le passé de celle qu'il aimait aveuglément et le décevant non seulement à la quitter, mais à s'enfermer lui-même dans la prison.

C'est à ce moment du drame qu'est placée la scène nouvelle.

Tandis qu'en proie à la colère, à la fièvre, il fait ses préparatifs de départ, tandis que là, à ses pieds, Sapho est suppliante, Jean vient de découvrir le coffret où sont renfermées les lettres qui retracent sans doute toute l'histoire de leur amour et de leur séparation.

Entre Jean qui, ayant brisé le coffret, essaye de lire ces lettres maudites, et Sapho, qui veut les lui arracher, le conflit suppose décalé, s'exaspère, monte jusqu'à l'extrême violence. Mais un mot, le plus cruel de tous, car il atteint Sapho dans son enfant n'est d'un faussaire, anéantit la malheureuse et la jette évanouie sur le sol, pendant que Jean franchit la porte et s'enfuit pour toujours. — Du moins le croit-il.

On sait ce qu'il advient ensuite. De retour au foyer maternel — en Avignon, — Jean languit loin de celle qui lui fut si douce et si cruelle. Sapho vient le surprendre et tente de le ramener, car elle aussi a languie et souffert. Elle est repoussée. Enfin, au dernier acte, c'est à Paris que Jean, à son tour, est venu vainement supplier Sapho ; celle qui ne lui fut guère fidèle qu'à l'infidélité ne l'aime plus.

Pour le nouveau tableau dont j'ai parlé et qui constitue l'un des principaux intérêts de la reprise de *Sapho*, Massenet a écrit une musique qui a l'apparence à merveille avec celle que lui avait inspirée, il y a douze ans, ce drame, et qui, dans *Sapho*, comme il l'avait fait dans *La Navarraise*, à commenter le drame et non à le dominer. Etant donné un tel parti pris, si l'on éprouve, par-ci par-là, quelque malaise, il faut en accuser surtout certaines trivialités dépendantes de l'action et du milieu où elle se déroule ; par exemple le bal dans l'atelier de Caoudal et la scène dans un restaurant de Ville-d'Avray.

N'ai dit la part d'intérêt qu'une scène nouvelle apportait à la reprise de *Sapho* ; un intérêt non moins vif résulte de la façon dont l'ouvrage est représenté et interprété à l'Opéra-Comique. Le rôle principal — Sapho — créé jadis par Mme Emma Calvé, est dévolu cette fois à Mme Marguerite Carré. Ce rôle est long et complexe, et cependant Mme Carré, dont la charmante voix se développe chaque jour, en a traduit chaque nuance avec une intelligence et un soin extrêmes, dans les scènes de tendre calmerie comme dans les scènes de colère et de violence. Cette variété d'effets prouve que désormais la comédienne ne le cède en rien à la cantatrice. Avec sa voix chaude, son art consommé, la stilette de son jeu ému et vibrant, M. Salignac interprète le rôle de Jean Gaussin et lui donne tout le relief qu'on pouvait attendre de ce remarquable artiste. Mlle Mathieu-Lutz, si candide et si jolie dans le rôle d'Irène et qui chante avec une si pure voix ; Mme Judith Lassalle, excellente dans le rôle de maman Divonne ; M. Jean Périer, qui sait tirer des effets d'un rôle secondaire ; M. Delvoe, dans le personnage de César, ont été tous fort applaudis.

Une mise en scène des plus vivantes, de beaux décors — celui qui représente la campagne et le cours du Rhône aux environs d'Avignon est délicieux — un orchestre excellent et, comme toujours, admirablement dirigé par M. Ruhlmann complètent cette intéressante soirée.

Gabriel Faure.

Théâtre Antoine : Première représentation de *la Dette*, pièce en trois actes, de M. Gabriel Trarieux ; les *Jumeaux de Brighton*, comédie en trois actes, de M. Tristan Bernard.

Gothe raconte dans ses *Mémoires* une piquante anecdote. Avant confié à un jeune poète le thème du drame qu'il projetait d'écrire et qui devait s'appeler *Faust*, ce confrère indolent lui « chipa »

son sujet et s'en servit pour composer un gros mélo. Je ne sais si Shakespeare est moins maltraité par le sévère M. Gabriel Trarieux que ne fut Gothe par le perfide Wagner. L'hamlet en veston que l'auteur de *la Dette* produisit hier sur la scène du théâtre Antoine relève des physiologistes beaucoup plus que des psychologues. L'œuvre, lamentablement grise, est inégale aux intentions qu'elle annonce. Il y a des jours où il pleut sur la terrasse d'Elseleur.

Le prince de Danemark était devenu neurasthénique parce qu'il n'avait point l'âme assez forte pour porter sans faiblir son rôle de justicier ; Daniel d'Orcaigne, le héros de M. Gabriel Trarieux, ne songe à s'établir justicier que parce qu'il est neurasthénique. Voici dans quelles circonstances la crise se produit chez le jeune dégoûté. Passionnément épris d'une séduisante Irlandaise que le second mari de sa mère, le docteur Barthe, a jadis sauvée, il n'a point réussi à toucher le cœur de Mrs Edith Forster. Avec une absence de modestie remarquable, Daniel cherche des causes lointaines à une indifférence qu'il ne parvient pas à s'expliquer naturellement : il imagine que la jolie veuve le repousse en raison de sa rare héréditaire, comme le fils d'un suicidé. Cette pensée s'installe si fortement dans son esprit qu'un vieil ami de la famille, soucieux de le rassurer, prend l'initiative, pour le moins imprévue, de lui révéler dans quelles conditions succomba M. d'Orcaigne père. M. d'Orcaigne ne s'est pas tué sans motifs, comme un malade ; il a voulu disparaître parce que sa femme, la belle Dolores, ne l'aimait plus, aimant un autre homme. Quel est cet inconnu, qui a, dans une certaine mesure, la responsabilité de la catastrophe ? Les soupçons de Daniel se portent tout de suite sur le docteur Barthe : le hasard d'une conversation surprise lui apprend bientôt que le docteur aime Dolores quand celle-ci s'appelait encore Mme d'Orcaigne. C'est alors qu'il se décide à venger son père.

Il reste cependant des parties obscures dans la pièce filiale de cet Hamlet bourgeois. On ne sait pas au juste dans quelle proportion sa colère de justicier profite de ses ardeurs d'amoureux éconduit. Ainsi, quand il a résolu de tuer M. Barthe, une promesse d'Edith suffit à atténuer son emportement ; au dernier acte, le sacrifice de l'Irlandaise, qui consent à lui accorder sa main bien qu'elle aime secrètement le docteur, apaise miraculeusement la rancune et les curiosités de Daniel. Au reste, les sentiments de ce garçon prétentieux et naïf ne nous intéressent guère. Le cas du docteur est plus irritant. M. Barthe n'est pas seulement un parfait honnête homme, il est sublime — et avec quelle aisance ! Il a cette sorte de vertu héroïque dont les dramaturges, depuis quelques années, parent volontiers les savants, comme s'ils voulaient faire de ceux-ci les saints laïcs d'un nouveau calendrier. C'est parfait. Cependant un saint qui fait partie de l'Académie de médecine n'a pas tout de même l'innocence d'un brave vicaire saint, arrivé à la canonisation par ses seules qualités morales.

Le docteur Barthe croit avoir contracté une dette envers Dolores et envers sa famille, par la raison suivante : un jour, à la campagne, Mme d'Orcaigne, sans y être aucunement invitée, l'embarassa avec entrain. M. d'Orcaigne, ayant surpris le manège, eut une explication avec Barthe qui, très digne, regagna son laboratoire. Puis M. d'Orcaigne, désespéré, se tua. C'est pour ce motif que le docteur épousa Dolores et que, vingt ans après, il se déclare prêt à offrir sa vie à Daniel quand celui-ci le réclame. Comment nous intéresser aux tourments de ce physiologiste ? Le côté comique de l'aventure, c'est que Dolores, avant de le connaître et depuis qu'elle est sa femme, distribua ses baisers avec une complaisance insatiable. Barthe le sait ; il le supporte : c'est sa dette. Voilà au moins un moraliste qui a le sens de l'échecance. Il paye à caisse ouverte, et pour la communauté. Dimas fils montra autrefois, dans *la Femme de Claude*, un ménage que rappelle un peu celui du docteur Barthe : Claude, qui a épousé, lui aussi, une gourmandine, lassé d'une longue patience, abat enfin la misérable d'un coup de fusil. On jugea que c'était beaucoup. Le médecin de M. Trarieux imagine de résoudre ses difficultés conjugales en s'empoisonnant soi-même. C'est assurément fort.

Cette pièce violente et terne est jouée sans éclat. Le personnage du chirurgien évangélique suffit toutefois à M. Gémier

pour montrer quelques-unes de ses qualités de grand artiste.

La soirée se complétait par les *Jumeaux de Brighton*, qui sont une des pièces les plus amusantes de M. Tristan Bernard. Le spirituel écrivain y a raconté avec beaucoup de bonheur les *Mémoires* de Plautus. Les *Jumeaux de Brighton* retrouvent hier le vif et légitime succès qui les accueillit quand, voici quelques mois, ils furent portés pour la première fois sur une scène parisienne. Cette charmante comédie, qui est l'œuvre d'un homme de beaucoup d'esprit et d'un parfait lettré, fut la joie de la soirée. Elle est excellentement jouée par Mmes Jameson, Even et Marguerite Lavigne, et par MM. Janvier, Georges Flateau, Henry-Houry, Clasis et Colas.

Francis Chevasu.

AU THÉÂTRE ANTOINE — La Dette



M. Gémier

LA SOIRÉE

SAPHO A L'OPÉRA-COMIQUE

La mise en scène de l'Opéra-Comique, c'est le dessert du soir. Quel extraordinaire cinématographe théâtral constitue le défilé des tableaux que nous a présentés depuis son avènement M. Albert Carré !

La mise en scène de *Sapho*, reprise hier avec éclat, est digne du reste du film.

Le premier acte, le célèbre bal costumé dans lequel Sapho rencontre le jeune Jean Gaussin, pouvait être facilement banal et vulgaire. Généralement, rien de plus lugubre que les fêtes costumées au théâtre, ces fêtes où l'on voit des figurants, habillés richement, avec les lazzis pour compte du magasin des costumes, s'efforcer de manifester une joie et un entrain visiblement conventionnels.

Pour rajouter un peu de tableau, M. Albert Carré a eu l'ingénieuse idée de s'inspirer des ballets de l'Opéra, de faire et rapines, de mémoire, et avec le concours de Félix Fournier, le dessinateur délicat et talentueux connu, il est parvenu à évoquer le souvenir de ces défilés, dans la drôlerie et la fantaisie spirituelle n'ont jamais été égales.

L'acte qui se passe dans une grande guinguette de Ville-d'Avray, non moins difficile à réaliser, est tout à fait réussi. Le décor est clair et charmant, et les détails de la mise en scène destinés à créer une atmosphère de vérité sont on ne peut plus amusants : c'est une brave famille d'employés effarouchés par les épanchements des amoureux ; c'est, là-bas, un paysagiste peignant sur le bord de l'étang et dont un garde paraît critiquer le tableau, etc., etc.

Le tableau suivant, la rupture mouvementée de Sapho et de Jean Gaussin, a été agencé par les auteurs à l'inspiration de M. Albert Carré. C'est peut-être le mieux venu ; c'est, dans tous les cas, le point culminant de l'action, l'épisode le plus douloureusement tragique de cette histoire d'amour, et il est hors de doute que la « scène des lettres » restera fameuse.

Mme Carré, que nous avions vue à l'acte précédent sous l'aspect d'une gracieuse, la joue en magnifique comédienne, et a été acclamée, il faut la voir, au moment où elle met à la porte son amant, allume nerveusement sa cigarette et machonne avec le mépris rageur du modèle montmartrois qu'elle est redevenue tout à coup : « Bourgeois ! » Nous ignorons que les jolis yeux doux et rieurs de Mme Carré pouvaient dis-

poser, le cas échéant, d'éclairs aussi impressionnants !

Le maître Massenet, événement rarissime ! s'était risqué jusqu'au tout petit bureau du régisseur qui précède le foyer des artistes. La chose, vous pensez bien, n'a pas tardé à se savoir et ledit petit bureau, que quatre personnes suffisent à remplir, a vu une foule d'admireurs se presser à sa porte trop étroite. Que de poignées de main dut donner le maître ! On peut dire qu'il a la preuve « palpable » de son triomphe !

AU THÉÂTRE ANTOINE

Gémier a donné un drame sombre de M. Gabriel Trarieux : *la Dette*.

Le « ohé ! ohé ! » n'est pas précisément le signe distinctif du talent de M. Trarieux. M. Trarieux pense, donc on le suit. On le suit même avec beaucoup d'intérêt.

La mise en scène est soignée. Dans des intérieurs adéquats nous voyons évoluer la fine et gracieuse Mlle André Méry et Mlle Cordade, toutes deux habillées avec une élégance supérieurement parisienne par Bagot.

Les impayables *Jumeaux de Brighton*, de l'ami Tristan Bernard, ont retrouvé dans le même décor le même succès qu'au théâtre Femina... Mais comment ne pas regretter l'inénarrable, la désopilante conférence dont Tristan cessa jadis la représentation ?

Paquin, qui me paraît faire le trust des artistes du théâtre Antoine, a délicieusement habillé la gentille Jameson et a contribué pour sa part à mettre au goût du jour le théâtre de Plautus.

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :
Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 1 h. 1/2, très précise, répétition générale de *Hernani*, opéra en cinq actes, d'après le drame de Victor Hugo, adaptation de M. Gustave Rivet, musique de M. Henri Hirschmann.

— Au Gymnase, à 5 heures, 10^e Samedi de Madame *« Chantiers curieux »*, causerie et audition de Mme Yvette Guilbert avec les concours de Monna Gondré et Gustave Ferrari.

Ce soir :

— A l'Opéra, à 8 heures, *Rigoletto* (Miles Gall, Boyer de Laforêt, MM. Duclos, Dubois, Paty, Lequien) ; *Coppélia* (Mlle Zambelli).

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, le *Foyer* (Mmes Bartet, Pierson, Amel, Lyrnès, MM. de Féraldy, J. Truffier, Ravet, Crouté, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraldy, Félix Huguenot).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, 6^e représentation de l'abonnement du samedi (série B), *Carmen*, avec Mlle Mercant, M. Léon Beyle, Mme Valandri, M. Blancard.

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *la Mort de Pan* ; *le Cœur et la Dot* (M. Bernard, Mlle Reuver).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricy, Simon, etc.), Mmes Marcel Lender, Amélie Diéterle, etc.), et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 2^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *la mari trop malin* (Miles Chapelas, Harhold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Lucie de Lammermoor* (Mlle Alice Verlet, MM. Féodoroff, Nucelly, Sardet, Mary, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau bleu* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darocourt, Jeanne Desclos, Antonia Huard, M.-L. Heroult, MM. L. Guity, A. Dubos, Y. Boucher, C. Mosnier, Fabrice).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *la Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasse, Avril, Bernou, Fuster, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montoux, etc., etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *la mère de Madame* (Miles Armande Cassive, Châlon, MM. Harry Baur, Lacoste) ; *le Poulailler* (Miles Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Bouché, Benchev et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Miles Depallin, Desly, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, *la 23-2* (Mlle Siam), *le Médecin du camp* (Miles Marguerite Brésil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où ! l'an neuf !* revue gaillarde (Miles Thérèse Cornay, Spinelly, Debrennes, M. Berthez, Prad, Darnley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Puits n° 4*, *Nuit d'Illirie*, *Cent lignes énumés*, *Macchin fils*, Une Présentation.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures : dernière représentation de *Comme les bêtes*, *Little Mary* (Mlle Franville, M. Pouctel) ; *le Critique de Paris* (Miles Marthe Dermigny).

C'est ce soir, à minuit, qu'aura lieu au restaurant Noël-Peter's, passage des Princes, le

Feuilleton du FIGARO du 23 Janvier

(22)

MÉTROPOLIS

IX

— Suite —

Il n'était pas dans leurs usages de combler de leurs dons de nouveaux venus ils se considéraient même comme investis par la Providence de la mission de protéger la *Society* contre l'invasion des parvenus qui affluaient dans la métropole en quête d'égards et d'honneurs. Ils se faisaient gloire de ce qu'ils appelaient leur « exclusivisme » ; celui-ci frisait même la folie chez les plus jeunes représentants de cette famille.

La beauté et le charme personnel d'Alice n'expliquaient rien non plus. D'après une foule d'indices qu'il avait observés, Montagu avait fini par reconnaître que les Robbie Walling, en dépit de leur fortune, de leur puissance et de leur grandeur, étaient réellement très intéressés. Bien que le monde entier les vit jeter l'or sous leurs pas, en réalité ils savaient qu'ils passaient chacun de leurs dollars. Robbie lui-même avait des accès de laderie qui le poussaient aux extrêmes des plus ridicules ; Montagu l'en-tendait une fois se quereller avec un cocher de fiacre pour cinquante sous.

Ils avaient beau recevoir magnifiquement, en réalité ils s'arrangeaient pour que toutes leurs dépenses ne profitassent qu'à eux-mêmes : l'unique but de toutes leurs actions était d'accroître la puissance et le prestige des Robbie Walling.

Ils agissaient ainsi avec nous tout

simplement parce que ce sont mes amis.

Telle fut l'explication d'Olivier, qui tenait visiblement à ce que son frère ne cherchât pas une autre raison. Mais cette explication ne faisait que reculer le problème sans le résoudre, et elle forçait Montagu à étudier les rapports qu'entretenaient Robbie et Olivier pour éclaircir ce mystère de leur intimité : la question ne laissait pas d'être grave. Olivier était relativement pauvre lorsqu'il était arrivé à New-York, ou voici qu'aujourd'hui il était riche, ou du moins vivait dans la richesse. Son aîné, dont le flair s'agissait de jour en jour depuis son arrivée, avait fini par soupçonner que le jeune Olivier tirait ses ressources de Robbie Walling.

Mais comment ? Si l'était agi d'un autre que Robbie la réponse eût été facile : Montagu aurait conclu du premier coup que son frère était un de ces parasites comme en entretenaient toutes les grandes familles.

Siegfried Harvey, par exemple, était continuellement environné de jeunes gens qui vivaient de lui, bons garçons de belle apparence, qui aimaient la chasse et le bridge, et qui s'occupaient à distraire les femmes mariées dont les maris étaient absorbés par les affaires ; lorsqu'ils se trouvaient serrés d'un peu trop près par les créanciers, ils pouvaient raisonnablement compléter s'un chèque gracieusement offert par l'ami Siegfried. Mais les Robbie Walling ne signaient de chèques qu'en échange de services d'une valeur équivalente. Quels services leur rendait donc « Ollie » ?

Les raffinés d'élégance l'adoraient comme un dieu ; son goût faisait loi parmi eux ; cependant, son frère en avait souvent fait la remarque, il signifiait toujours sans hésitation devant le goût des Walling, qui, à coup sûr, n'étaient pas gens à admettre que qui ce fût pût leur en remontrer en pareille matière.

Il avait l'esprit mordant et chacun re-

cevait du fond du cœur ses plaisanteries acérées ; mais son frère ne l'avait jamais vu diriger ses pointes contre Robbie ; au contraire, il traitait toujours avec respect tous les fêlés de la famille Walling.

Fallait-il penser que Robbie, par hasard, se payait le luxe d'entretenir Olivier principalement pour le seul plaisir de le voir mettre mal à l'aise ses autres amis ? Non, car les Robbie ne devaient pas plus éprouver le besoin de se faire aider en fait de médisance, qu'un cuirassé d'escadre n'a besoin de brûlots. Il apparaissait même qu'Olivier, en leur présence, prenait soin d'émousser son esprit pour ne pas exciter la jalousie de son aîné.

Décidément, c'était un mystère ; cela gênait beaucoup Montagu. Alice était jeune et sans malice et c'était un plaisir que de la patronner, mais sa protection était son affaire à lui, et il était homme d'honneur. Or il avait jusqu'à présent accompli tous ses devoirs par ses propres moyens ; il lui était donc désagréable de se créer des obligations envers des gens comme les Walling, qui n'aimaient pas et qui, il le sentait d'instinct, ne pouvaient pas l'aimer.

Mais il va de soi qu'il ne pouvait intervenir. La date de la grande fête était fixée ; les Walling étaient affables et cordiaux, et Alice ne se tenait pas de joie.

souper offert à M. Max Maurey par ses amis, à l'occasion de la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Hier :
La représentation de *Monna Vanna*, hier, à l'Opéra, a été triomphale. Mlle Lucienne Bréval y a été acclamée à chaque acte par un public enthousiasmé de la puissance et du charme profond de son interprétation; MM. Muratore, Marcoux et A. Gresse, qui reprennent le rôle de Delmas, étaient excellents, et le public les a légitimement associés au triomphe de Mlle Lucienne Bréval.

En fin de spectacle, on donnait *L'Étoile*, avec Mlle Zambelli, l'éminente artiste y a joué, à son tour, très chaleureusement applaudie et rappelée parmi des acclamations.

La prochaine représentation de *Monna Vanna* (dont le succès s'affirme et grandit chaque jour) aura lieu samedi prochain 30 janvier.

Dans sa séance d'hier, la commission des Affaires dramatiques a décidé de convoquer, pour le 5 février, le groupe des affaires administratives; pour le 12, une assemblée générale qui examinera les questions relatives à la suppression de M. Pellerin, agent général délégué.

En outre, les pouvoirs des administrateurs de la change Pellerin étant expirés, la commission a chargé provisoirement ses secrétaires d'assurer les services de cette agence jusqu'à la réunion de l'assemblée générale.

M. Paul Ginisty a fait hier, à l'Université des Annales, une brillante conférence sur le grand romancier russe Dostoïevski. Cette conférence précédait presque une représentation, car M. Ginisty et Mlle Lucienne Bréval ont joué, d'une façon pathétique, quelques scènes de *Crime et Châtiment*, le drame de MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux, qui fut donné naguère, avec un énorme succès, à l'Odéon.

Nous avons reçu pour Mlle Biana Duhamel :

M. Gaston de Caillavet.....Fr.	25
Polin.....Fr.	50
Mmes Isola.....Fr.	50
M. Francis de Croisset.....Fr.	30
Total.....Fr.	205

Les obsèques de Mme Zulma Bouffar ont été célébrées hier, à Pont-aux-Dames, dans la plus stricte intimité. Au cimetière, M. Holacher, au nom de la Maison de retraite des comédiens et au nom de l'Association des artistes dramatiques, a dit un dernier adieu à celle qui fut une des plus brillantes artistes de notre époque.

A propos de la mort de Mme Zulma Bouffar, nous avons reçu de M. Michel Mortier la lettre suivante :

Mon cher ami,
En annonçant hier matin la mort de la regrettée Zulma Bouffar, vous avez omis de citer parmi les pièces jouées par l'exquise artiste l'une de ses plus brillantes créations, *Le Voyage dans la lune*, de mon frère Arnold Mortier, en collaboration avec Leterrier et Vanloo, musique de Jacques Offenbach, et *L'Arbre de Noël* des mêmes auteurs, musique de Charles Lecocq. C'est dans *Le Voyage dans la lune*, avec Christian, deux fois juchés sur un char de saltimbanques, battant de la grosse caisse et jouant du chapeau chinois, qu'elle chanta l'air fameux des « Charlatans », un des plus jolis d'opéra qui devint vite populaire.

Ces deux pièces furent jouées à la Gaîté et à la Comédie-Saint-Sulpice. Pour la mémoire de celle qui fut une de nos plus amusantes étoiles d'opérette, je crois que vous ferez plaisir à ses nombreux amis en rappelant deux de ses plus gros succès.

Merci, cher ami, et bien affectueusement à vous,
Michel Mortier.

Demain :
Le théâtre Antoine affiche pour demain la première matinée de son nouveau spectacle, si goûté et si applaudi : *La Dette et les Jumeaux de Brighton*.
Le soir, à huit heures trois quarts, même spectacle; lundi soir et jeudi, en matinée, 8^h et 8^h 30, représentations des *Vainqueurs* et du *Mufler*.
Mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, en soirée, à huit heures trois quarts, *La Dette et les Jumeaux de Brighton*.

Au jour le jour :
On nous demande de divers côtés quand sera joué le service de seconde de *Sapho*, à l'Opéra-Comique. Il sera réparti entre mardi prochain 26 janvier et le mardi 27 février.

Ce soir et demain (matinée et soirée), *La Dame aux Camélias* sera représentée (avec Mme Ventura et M. Jean Worms) pour les dernières fois, au théâtre Sarah-Bernhardt.

Lundi soir 25, irrévocablement, répétition générale de *La Fille du Rabenstein*, pièce en 4 actes et 5 tableaux de E. de Wildenbruch (traduction de MM. Maurice Rémon et N. Varentin). Donnons-en la distribution :

Bersabe	Mmes Ventura
Ursula Melber	Desroches
Diele Weiser	Zorelli
Alma	Alisson
Theodora	Marion
Barthelmy Weiser père	MM. Chamery
Barthelmy Weiser fils	Decour
Antony Weiser	Jean Worms
Le faiseur de nonnes	Aurèle Sidney
Le Noir	Hermann
Georges de Freiberg	Auguste
Le Westphalien	Bussières
Jean le Vif	Contract
Baumkircher	P. Weil
Scholdt Geier	Augé
Le bourgeois	Béranger
Un homme d'armes	Clairius
Soldat de Weiser	Gallodin
Valot de Weiser	Augé

Le spectacle commencera, à 8 h. 45, trois précises, par *Bohèmes*, pièce en 1 acte, en vers, de M. Miguel Zamacoïa, interprétée par Mme Rosni-Derys; *Bohèmes*; Mme Rosni-Derys; Léonida; et M. Bussières; *Peruvone*.

Premières représentations de *La Fille du Rabenstein* et de *Bohèmes*, le lendemain.

Le « Samedi de Madame », affiché pour cet après-midi, au Gymnase, sera des plus intéressants. Mme Yvette Guilbert fera entendre « les Chanteries curieuses », qu'on vient d'applaudir chaleureusement à l'étranger. Quelle est l'idée de ces « chanteries » ?

— Pour qu'un poète de la valeur de Francis Jammes ou de Jules Laforgue, par exemple, devienne vraiment populaire, à notre époque où on lit si peu, nous expliquait hier un ami de Mme Yvette Guilbert, il faut qu'un véritable artiste les chante. C'est ce qu'a compris Yvette Guilbert et son amour des belles rimes, de splendides images, autant que des rythmes originaux lui a fait découvrir en Jules Laforgue, comme dans le grand poète qu'est Francis Jammes, de nouveaux collaborateurs. Elle a appelé et guidé l'attention du compositeur Ferreri sur les plus belles pages de ces écrivains. Et de la triple collaboration du poète, du musicien et de l'originale interprète sont nées ces « chanteries » qu'on entendra pour la première fois à Paris et dont Mme Yvette Guilbert compte faire un véritable répertoire, en s'adressant à tous les poètes de talent.

La Matinée-déclenchée pour aujourd'hui au théâtre Michel est remise à la semaine prochaine. Sa date en sera ultérieurement annoncée.

C'est jeudi prochain, nous l'avons dit, qu'aura lieu, aux Bouffes-Parisiens, la répétition.

tion générale de 4 fois 7, 28, la comédie nouvelle de M. Romain Rolland. Cette répétition générale présentera cet attrait tout particulier qu'elle servira de débuts à Mlle Dietz-Monnin, que ses succès dans la comédie de salons ont classée au premier rang des artistes mondains, mais que, jusqu'à présent, on n'avait applaudie sur un théâtre.

M. Richemond a eu l'heureuse fortune de décider à débiter aux Bouffes-Parisiens et lui a confié l'un des principaux rôles de 4 fois 7, 28. Mlle Dietz-Monnin jouera sous le nom de Juliette Clarens.

M. Bernikoff vient d'acheter *Arène Lupin* pour la Russie; de tous les pays étrangers qui considèrent la France comme le grand marché théâtral, seule, la Russie n'avait pas traité avec les auteurs de l'amusante pièce de l'Athénée.

Détail important, c'est la première fois, croyons-nous, que la Russie signe un traité d'amitié et reconnaissant des droits à des auteurs dramatiques français.

Madame Malbrough, la charmante opérette des Folies-Dramatiques, va être interprétée dans ses représentations mercredi prochain, afin de permettre à M. Roger Debréne, lié par des traités antérieurs, de faire passer *Véronique* dès le jeudi 28 janvier. *Madame Malbrough* sera redonnée plus tard, au moment de l'alternance des spectacles que prépare M. Roger Debréne.

Véronique sera interprétée par Mmes Mariette Sully, Tariol-Baugé et M. Regnard, comme principaux interprètes.

Au Grand Guignol. Le *Puits n° 4* est certainement une des pièces les plus étranges et les plus pittoresques qu'il depuis longtemps représentées le Grand-Guignol. Le spectacle est terrifiant, il met aux prises, dans les ténèbres d'une galerie de mine empoisonnée peu à peu par les mortelles émanations du grisou, des hommes rendus furieux par la haine, la passion et la jalousie. Non moins pathétique est la *Nuit d'Iphigénie*, dramatique reconstitution d'une récente tragédie historique. Mais des comédies d'une irrésistible drôlerie encadrent heureusement ces drames terrifiants et mettent en gaieté le public tout frémissant encore d'épouvante et d'horreur.

M. Imbart de La Tour reprendra lundi son cours si suivi, au Conservatoire. Le très distingué artiste parlera d'*Iphigénie en Tauroïde* et de l'interprétation de cet ouvrage.

La Comédie-Royale affiche pour ce soir la dernière représentation de son programme actuel. Mardi prochain, répétition générale du nouveau spectacle. Nous reviendrons à loisir sur ce spectacle qui fera courir tout Paris.

Enregistrons le très vif succès du nouveau spectacle du théâtre Mévisto. *Le Reprouvé*, quand l'amour s'amuse, *Liquidons* et la Saison des poires sont chaleureusement applaudis chaque soir.

Notre excellent confrère, M. Henri Le Coigne, en collaboration avec M. Luigi Spies, vient de terminer une opérette en trois actes pour laquelle M. Joseph Vidal écrit une partition. Titre : *La Grève des vierges*.

De Versailles.
Pour répondre au désir de ses abonnés et du public versailles, la direction de ce théâtre affiche pour dimanche prochain, en matinée, une nouvelle représentation de *Mignon*, avec Mme Renée Danthesse dans le rôle de Mignon et M. Lavarenne, de l'Opéra-Comique, dans le rôle de Wilhelm Meister.

On nous signale de Lyon le succès triomphal remporté par M. Galipaux, à la Scala, dans *Le Veau d'or* et *Le Veau d'argent*. La veuve éblouissante et la puissance de comique du brillant artiste ont soulevés des bravos enthousiastes. M. Galipaux avait eu l'idée extrêmement bonne de faire précéder la jolie pièce de M. Pierre Veber de la *Fiancée du trombone à coulisse*, et c'était été, dans la salle, le déchaînement d'une gaieté énorme. M. Galipaux, toujours si fêté et si populaire à Lyon, est décidément le grand favori du public de cette ville.

De Nice :
Des l'annonce de la terrible catastrophe qui vient de désoler une partie de l'Italie, l'administration du Casino municipal informa spontanément M. le maire de Nice qu'elle mettait son établissement et ses artistes à la disposition de la municipalité, pour l'organisation d'un spectacle de bienfaisance.

Un programme fut aussitôt élaboré, et le choix définitif de la *Troisième*, de Puccini, réunissant tous les suffrages du comité organisateur. La belle œuvre du maître italien a donc été donnée, le mercredi 20 janvier, dans des conditions d'interprétation absolument exceptionnelles.

Mme Carrère-Xanrof a bien voulu accepter de chanter le rôle de Floria Tosca, qui lui valut, pour cette œuvre, le plus magnifique succès, sur cette scène du Casino. La belle et brillante cantatrice, que nous entendons malheureusement trop rarement, et qui semble avoir une prédilection marquée pour Nice, a retrouvé auprès des hivernants et de la colonie étrangère l'accueil le plus chaleureux; un grand talent a été apprécié une fois de plus.

A ses côtés, les deux rôles importants eurent pour interprètes le célèbre ténor Carlo Dani, de la Scala de Milan et du Metropolitan de New-York, où il vient de triompher récemment, et l'excellent baryton Sévilliac, un superbe Scarpi.

De Turin, on nous signale le très beau concert donné par l'orchestre du théâtre Régio, sous l'habile direction du maestro Scarlatti. On a particulièrement applaudi le scherzo de Mendelssohn, l'ouverture d'*Iphigénie* et des fragments de la *Valkyrie*.

Le maestro Scarlatti a été acclamé à la tête de l'orchestre qu'il conduisit avec l'admirable talent que Paris a pu apprécier, au printemps dernier, lors de la mémorable représentation de *Rigoletto*, à l'Opéra.

Serge Basso.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :
Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « La Musique au dix-huitième siècle », conférence par M. Auguste Dorchain. (Avec le concours de Mme Henri Lavedan, MM. Diémer, Gaubert et Papin). Conférence répétée le 27 janvier, de 2 à 3 heures. Ouverte au public.

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers; 22 tableaux, 800 costumes (miss Camille, Marthe Lenclut, Clara Faurens, Pougaud, Maurel, Morton, etc., Marie Marville). La Première Entente cordiale. Les Châtiments (de la Loire).

À l'Olympia, 1909 ! Des Femmes... rien que des Femmes... féerie-revue en 10 tableaux, de J. Redelsperger (Mmes Danrey, Allems, Foscolo, Palmieri, Barkis, Boreilly, etc., Footitt et Mme Choclat). Attractions : Mlle Morissini et son cirque, les Rois du cirque, les Fantoches fantastiques, l'illusionniste Clément de Lion, etc. Diversité : *Trianon-Ballet* (Mlle Lucy Rely, danseuse étoile).

À la Scala, Polin, la belle Ollido. *La Môme Flora*, opérette (Anna Thibaud, Jane

Bernal, Dulucque, Mistinguett, Gabrielle Lange, Max Morel, Rouvière, Fréjol, Lejal, Line Darland, Lilia Declos).

— Au Moulin-Rouge, 20 l'air, messieurs ! revue en 3 actes et 30 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrino, Goulet, Cromelink, Llesse, Mmes Leberg, A. Guerra, A. Gillet, L. d'Alba, Ellynet, et les douze Manchester's Babies).

— L'Apollon, *L'Année en l'air*, revue à grand spectacle, en 2 actes, 10 tableaux, avec Yvonne Yma, Mary-Hett, Maria d'Herilly, Eza Berre, Nina Rolla, F. de Tender, d'Hautecourt, etc., MM. Frey, Palat, Strit, Portal, etc.

— Au Nouveau-Cirque, *Le plus beau spectacle* de France, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Cligny (téléph. 537.48), direction Bonnard-Bis : les chansonniers Bonnard, Numa Blés, Baltha, Paul Weil, Charton et Stanislas ; *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par Bonnard ; C. G. T. (Chinon Galement Tout), revue avec Lucy Pezet, A. Lauff et E. Deary.

— Salle Charra (rue Charra), à 9 heures, « Cinéma d'Art » : *L'Assassinat du duc de Guise*, le *Bois de Judas*, *Constantinople*, *Visions d'Orient* (en couleurs). Scènes comiques, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes.

Etant donnée la location tout fait prévue que le gala de boxe organisé ce soir à minuit, aux Folies-Bergère, au bénéfice des ministres de la Sicile, sera un succès sans précédent. L'affluence devant être considérable la direction nous prie de faire savoir au public que les personnes ayant assisté à la *Revue des Folies-Bergère* et qui se seront munies de leurs tickets pour la boxe n'auront pas à sortir de la salle. Pour les personnes venant du dehors, les portes n'ouvriront qu'après minuit, une fois la sortie effectuée.

Une intéressante et très bonne nouvelle. A dater du 1^{er} septembre, Fursy prendra la direction de la Scala.

Le chansonnier-secrétaire, qui est non seulement un excellent administrateur mais aussi un parfait directeur, a dès à présent de nombreux projets d'amélioration de la salle et, ce qui vaut encore mieux, des plans artistiques de travail et de spectacles absolument séduisants et pratiques.

Nous savons notamment que la Chanson — avec un C majuscule — retrouvera à la Scala une place toute particulière que l'on aimait à lui voir autrefois, aux temps où, en face, le charmant homme qu'était Renard savait attirer la foule par des programmes du meilleur aloi.

Il va sans dire que Fursy n'abandonnera pas pour cela son illustre Boite, qu'il continuera de diriger et dont il maintiendra énergiquement la vogue.

Chez Medrano, ce soir, débuts de « Seymour et Alva », hand balloons. Très applaudis, les Roeder's, hommes volants; les Zaretsky, danses et chants russes; les étonnantes six Juggling Girls; les Frères, jokers cariens; les quatre frères Karoly, écrivains hongrois, exécutant des voltiges à la hussarde aux sons de la marche de Rakoczy; et les clowns si aimés du public : Antonett et Grock, Iles et Antonio, Tonitoff et Seiffert, et autres pensionnaires de Boum-Boum.

Demain dimanche, matinée à deux heures et demie (téléphone : 240-65).

Voici le programme du concert qui sera donné dimanche prochain, à 3 heures, au théâtre du Jardin d'acclimatation :

Marche du Sacre du Prophète (Meyerbeer). — Ouverture de *Patric (G. Bizet)*. — Air des *Dragons de Villars* (Maillart), chanté par Mlle de Palhen. — Air *Chaque d'Harriet A. Thomas*, chanté par M. Bourgeois. — Ballet de *Patric (G. Bizet)*. — Scènes pittoresques (Massenet). — *Noël (A. Adam)*, chanté par M. Bourgeois. — Entrée de *Caïn et Abel* (Meyerbeer). — Air du *Pago des Indes* (Meyerbeer), chanté par Mlle de Palhen. — Ballet de *Sylvia (L. Delibes)*.

Jeudi 28 courant, à 2 heures précises, reprise des représentations lyriques. On donnera les *Dragons de Villars*, avec M. Bourgeois et Mlle de Palhen.

Le Palais des Mirages au musée Grévin est en ce moment le spectacle le plus curieux de la capitale.

De plus en plus se répandant dans toutes les classes de la société les échos de l'enthousiasme suscité par cette œuvre féerique; il est maintenant bien établi qu'il faut voir le Palais des Mirages.

Aussi tous ceux qui ne le connaissent pas encore s'empressent-ils d'apporter le tribut de leur admiration à ce succès sans précédent.

Ce soir, au bal Tabarin, « Fête des Fous », premier grand bal masqué. Grande distribution de gâteaux, de fleurs et de surprises. Bataille de serpents.

COURRIER MUSICAL

Ce soir :
Aux « Soirées d'Art », à 9 heures, festival Beethoven-Schumann-César Franck :
Quatuor (op. 47) (Schumann), pour piano, violon, alto et violoncelle; Mme Montev-Barrière, M. Gelsos, Montev, Tergier et d'Apollon (Beethoven); *J'ai pardonné* (Schumann); *Mme Isard* (Prélude, choral et fugue pour piano) (César Franck); *Mme Montev-Barrière*, Prélude, fugue et variations (César Franck), pour harpe-luth et orgue; Mlle Lenars et M. Joseph Isard. — *La Procession* (César Franck); Mlle Isard. — Audition par ordre chronologique des dix derniers quatuors de Beethoven (Huitième quatuor en mi mineur) (Beethoven); le quatuor Gelsos.

Mme J. Darlays, la brillante cantatrice que nous n'avons pas eu le plaisir d'applaudir depuis trop longtemps, part demain pour Londres, où elle va donner des concerts très attendus par la haute société.

Après quoi, l'éminente artiste reviendra à Paris et se fera, croyons-nous, entendre de nouveau sur une de nos grandes scènes lyriques.

L'audition intégrale de l'œuvre pour piano et violoncelle de Beethoven aura lieu à la Société Philharmonique les mardis 26 et jeudi 28 janvier, rue de la Harpe, 30, salle Gaveau, 45, rue La Boétie. C'est aux éminents artistes Alfred Corto et Pablo Casals qu'a été confiée la mission d'interpréter ce magnifique programme. Au premier concert l'on entendra la Sonate (piano et violoncelle) en fa majeur, les Variations (piano et violoncelle) sur un thème de Haydn, les Variations (piano et violoncelle) sur un thème de Mozart et la Sonate (piano et violoncelle) en sol mineur. Billets à partir de 3 francs à la salle Gaveau et chez Durand, 4, place de la Madeleine.

Jean Canivet, avec le concours de Raoul Pugno, donnera, mardi prochain, à la salle des Agriculteurs, un concert avec orchestre, sous la direction de M. Ed. Colonne. Au programme :

Rhapsodie d'Auvergne (SAINT-SAËNS). — Concerto en ut mineur (BEETHOVEN). — Deux pièces à deux pianos : *Impromptu sur Manfred* (SCHUMANN-REINER) et *Scherzo* (SAINT-SAËNS). — *Concertino* (Rouff).

Location à la salle des Agriculteurs; chez MM. Durand, Grisi, dépositaires; à l'Opéra, 114, boulevard Saint-Germain; à la Société musicale, 32, rue Louis-le-Grand.

Mlle Nadia Boulanger, la jeune et déjà remarquable musicienne, qui obtint en 1908 le second grand prix de Rome, donnera mercredi prochain, dans la soirée, salle Pleyel, un concert de musique moderne des plus intéressants.

Entre autres œuvres, elle exécutera avec le

maître Raoul Pugno les Variations et Fugue du compositeur allemand Max Reger.

Le ténor Planondon chantera plusieurs mélodies inédites de Mlle Nadia Boulanger.

De Porto :
Le grand virtuose du violon Emile Mendels vient d'obtenir ici le plus grand succès à la Société philharmonique de l'Orphéon Portugais. Au programme du concert : Beethoven, Saint-Saëns, Bach, Fauré, Paganini et Sarasate. L'éminent artiste a été hissé trois fois sur son trépan, notamment la *Berceuse* de Gabriel Fauré, la *Romance* du même maître, ajoutée au programme, ainsi que la *Gavotte* de Bach. Le triomphe de M. Emile Mendels fut considérable.

Alfred Delilla.

PETITES NOUVELLES

Le compositeur A. Bosc a eu dans un fiacre la tentative de sa dernière vaie, *Tout va bien*. Bonne récompense à la personne qui la rapportera au bal Tabarin.

LA VIE ARTISTIQUE

Aux Arts décoratifs

Le comité de l'Union centrale est infatigable, et pourtant, les expositions qu'il organise coup sur coup, tant elles sont attrayantes et neuves, ne parviennent pas à nous fatiguer.

Aujourd'hui, MM. Melinau, Raymond Kœchlin, Malet et leurs zélés collaborateurs nous donnent une superbe, une imposante, une révélatrice exposition des *Primitifs de la gravure japonaise*. Ceux même qui ont suivi le mouvement japonais en ces dernières années soupçonneraient difficilement que cette partie spéciale de l'estampe pût fournir matière à une aussi riche exposition.

Maintenant, chez nous, Haronobou, Kiyonaga, Korioussai, Outamaro, Hokousai, Hiroshige sont devenus pour nous, ainsi dire des maîtres classiques comme Rembrandt, Watteau, Goya et les autres fiers indépendants que nous aimons. Mais leurs devanciers immédiats, ceux qui, dans la seconde partie du dix-septième siècle, commencèrent les impressions en noir rehaussé d'un ton, ne sont pas encore connus du public qui connaît Cimabue, Giotto et Orcagna. Cette exposition n'est pas moins grandiose que n'en serait une d'œuvres inédites de ces maîtres augustes et doux.

On voit, d'après la date que nous venons de donner, que le mot « Primitifs de l'estampe » doit être pris dans un sens relatif. La carrière de Haronobou s'étend de 1625 à 1695, et cet homme grandiose ouvre la magistrale série répartie sur un petit nombre d'années, qui comprend une dizaine de maîtres, les uns imposants comme lui, les autres gracieux et captivants comme l'enchanter Haronobou à qui ils mènent, et qui lui ouvre l'ère moderne de la gravure en y introduisant une plus diverse polychromie.

Kiyonobou et son fils Kiyomassou s'adonnent plus particulièrement à dessiner la vie des acteurs, et le grand Masanobou retrace surtout celle des courtisanes. Cet art qui devrait être artificiel et conventionnel par les sujets mêmes, est au contraire plein de grandeur, de noblesse et de haute poésie.

L'exposition nous révèle aussi un maître encore moins connu, Kwaigetsudo, qui, comme peintre de la femme, arrange les plus puissantes, les plus gracieuses arabesques, et aussi les plus hardies.

Toshinobou, Toyonobou, Shigenaga, Kiyomitsu, Kigohiro complètent l'exposition si rare, et c'est à l'avant-dernier de ces beaux maîtres que nous pensions en parlant des immédiats prédécesseurs de l'enluminé Haronobou.

Ajouterai-je que ces peintres sont représentés de la façon la plus parfaite ? Il suffirait de dire pour convaincre le lecteur que les plus grands collectionneurs de l'art japonais y ont contribué.

L'Union centrale nous montre encore, pour compléter la fête, une double exposition de deux maîtres de l'oukyo-yé parisien. Steinlein avec ses belles affiches si vraiment populaires, et Barrère le portraitiste si véridique et si vivant.

Enfin, dans un ordre d'idées tout à fait différent, cette opulente chambre Empire, prêtée par Mme Théodore Reinach, et dont le *Figaro* vous a dit hier la rareté.

Expositions diverses
Les expositions recommencent à pululer. Choisissons du moins les plus typiques ou les plus importantes en nombre, puis, qu'il y ait, parmi les expositions particulières, nous n'en trouvons pas beaucoup en ce moment de très inédites.

Au Grand Palais des Champs-Élysées a ouvert le Salon d'hiver. Si cette dénomination et cette promenade ne vous effrayent pas, vous verrez bien des noms connus, représentés de façon estimable. Je ne vous apprendrai guère que MM. Tapissier, Alberti, Biou, Bruguierolles, Commerre, Dambegres, Engel, Euders, l'abbé Hollebeck, Marcel Clément, Motley, Minarz, G. Lambert, Eysierre, Dagnac-Rivière, Carriot, Pierre Calmettes, Bertram ont du talent. Vous le savez de reste et vous aurez encore des occasions de le constater à la saison plus clémentine.

Mais je voudrais du moins vous dire qu'il y a, dans cette honorable moyenne, deux artistes tout à fait remarquables, et qui valent bien l'exposition.

L'un est M. Tristan Klingsor, robuste peintre de natures mortes, plein de goût en même temps.

L'autre est M. Charrier, de qui les petites fresques sont de réels bijoux de délicatesse, de goût raffiné et de beau savoir. Il y a donc, en notre temps, au moins deux vrais peintres de fresques, M. René Piot et M. Charrier. L'Etat, ou ceux qui ont de belles demeures à décorer, ont le devoir de ne pas laisser inutilisés leur science et leur grand talent.

A la galerie Georges Petit, d'abord de bons paysages de M. Dagnaux.

Puis l'abondante exposition des miniaturistes et des adeptes de l'art précieux, parmi lesquels se détachent avec beaucoup de distinction le surprenant dessinateur de portraits, l'ingrèsque Corbeuf; puis un autre portraitiste alerte et élégant que nous avions déjà signalé avec éloges, M. Palmorali; enfin une nouvelle venue dans l'art, mais portant un nom illustre et illustré, Mme Michel-Cazin, qui se révèle exquise ouvrière du métal repoussé en des objets délicats et d'une discrète richesse.

Arseène Alexandre.

La Vie Sportive

TIR

Tir aux pigeons de Monte-Carlo (Par dépêche)
Le prix Schiannini à 27 mètres a réuni 54 tireurs : MM. Robinson et Petrosini, tuant 8 sur 8, partagent les deux premières places; MM. Georges Douine et René, tuant 7 sur 8, partagent la troisième place.

Samedi, 23 janvier, à midi, poule de série (entrée 40 fr.); lundi, 25 janvier, à midi, prix de l'Adour (handicap).

AUTOMOBILISME

M. Chayoux de Nancy, et M. Vidal, de Lyon, viennent de passer commande à la Lorraine-Dietrich de deux 15 HP.

Les voitures Chayoux sont celles qui tiennent le mieux la route et offrent le plus de sécurité. Ce sont les plus simples et les plus faciles à conduire.

Allez 49, rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine, à la succursale des usines Léon Bollée du Mans. Vous y verrez les merveilleuses mécaniques que sont les châssis Léon Bollée, si justement réputés dans le monde entier.

La maison Outhenin-Chalandre (Gaetan de Kniff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot), est à la disposition du public pour toutes demandes de renseignements concernant les nouveaux modèles de châssis Panhard, Renault et Minerva. On peut s'adresser à elle en toute confiance.

Exposition du merveilleux châssis 12/14 HP Charron 1909, 45, avenue de la Grande-Armée, Bondis et Cie, agents directs.

